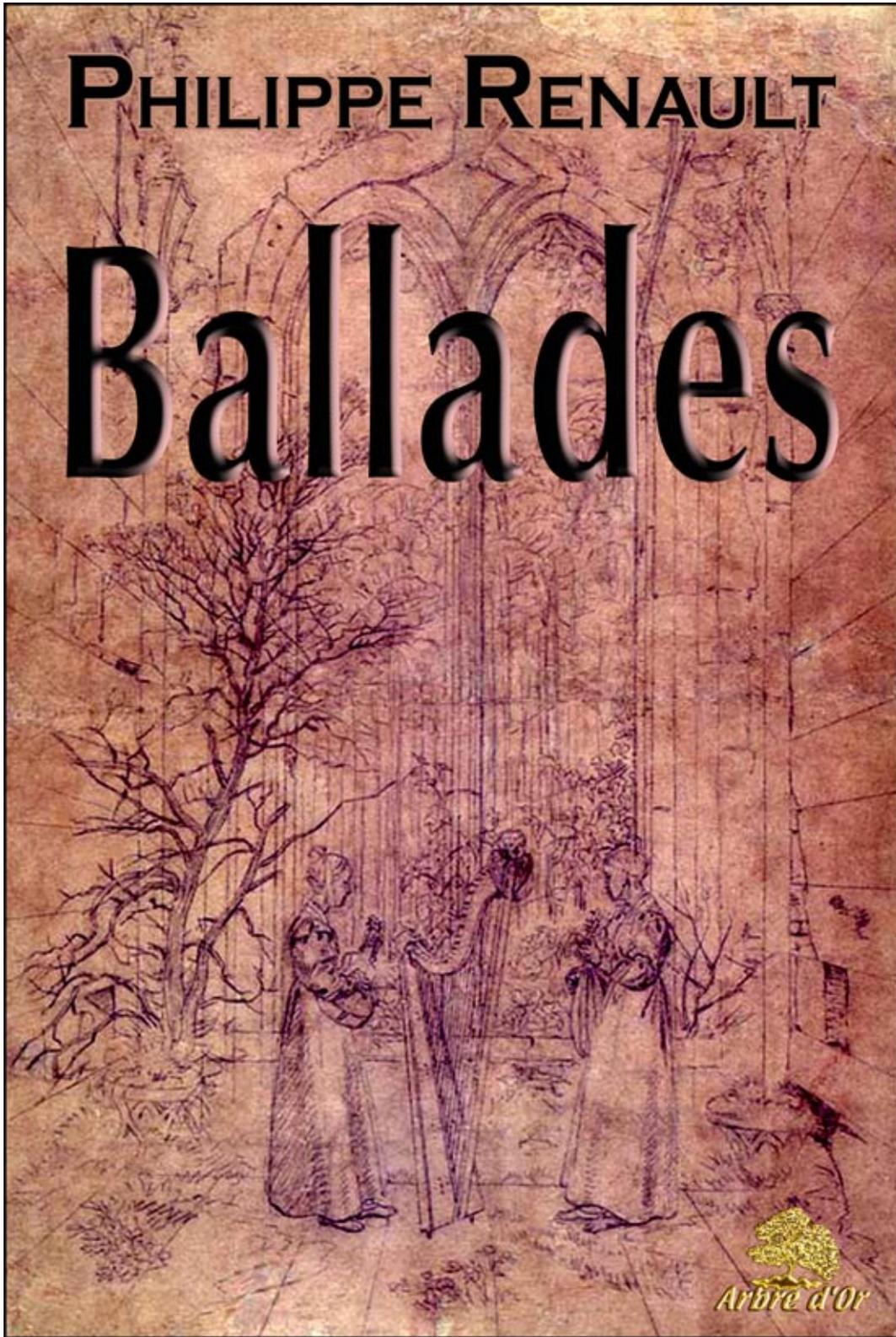


PHILIPPE RENAULT

# Ballades



Arbre d'Or



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Philippe Renault

# Ballades

SUIVI DE

Descente aux Enfers  
pour la  
Poésie contemporaine



© Arbre d'Or, Genève, avril 2004  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays

## LA LORELEI

Quelle funeste destinée  
Que celle de ce batelier  
Par son extase dominé  
Et dont la Mort fut l'alliée.

Il avait vu ce que nul être  
Dans ses rêves les plus sublimes  
N'avait osé voir apparaître :  
La Lorelei sur une cime

Immaculée, charmeuse et nue,  
Chantant d'une voix envoûtante  
Sous le crépuscule ingénu  
La mélodie qui nous enchante.

Munie d'un peigne d'or, un don  
D'une divinité du Rhin,  
Elle peignait ses cheveux blonds  
Avec un naturel entrain.

Notre rameur vit le prodige  
Sur la cime déjà obscure.  
Or, la beauté est un vertige  
Une insatiable brûlure

Que la Mort seule doit conclure.  
Ô implacable vision !  
Détournant son attention  
Pour fixer l'étrange figure,

L'homme fut victime des flots.  
Malgré la funeste aventure,

*BALLADES*

La Lorelei chantait là-haut  
Tout en peignant sa chevelure.

## GOTHIC

Faquins, fous et vilains  
Jeunettes charmantes  
Fourbes, bossus et renégats,  
Coquins et apostats,  
Vous êtes si près et si loin  
De moi dans un coin de cathédrale  
Ou sur le vaste fief du rite médiéval.  
Voyez ces écorcheurs, ces lutins et ces gnomes,  
Une sorcière hirsute et d'ignobles fantômes.  
On dirait que le monde est hanté  
Par une ferveur  
Qui savoure l'horreur.  
Que dire de la forêt enchantée  
Où chouettes et hiboux entonnent  
Un chant mécréant, un chant monotone.

Tout cela est gothic !  
Car c'est une nuit noire entrelacée d'abîmes.  
Où la gargouille affreuse à la main diabolique  
Regarde le ciel à l'étrange patine  
Dont le reflet terrible est un cœur fantastique.

Gothic,  
Ces cloches lugubres de la cathédrale  
Qui figent une atmosphère  
De macabre danse et de sombre mystère,  
Méditation comme un psaume ancestral.

Gothic,  
Ce borgne fou de Dieu  
Errant comme le Juif austère  
Et qui marche sur la route de la misère

*BALLADES*

En frappant mille fois son bâton sur la terre.

Gothic,  
Ces pèlerins  
Qui grondent les souverains,  
Ces colères assourdissantes  
Qui bousculent l'hérétique,  
Le schismatique  
D'une voix funèbre et délirante.

Gothic,  
Ces masses trop mystiques  
Dont le rêve idéal  
Est brisé par la crosse papale.  
Aussi dans le silence  
D'une rouge potence  
Ils attendent  
Qu'on les pend  
Qu'on les brûle et puis qu'on enseme  
La plaine de leurs cendres.

Gothic,  
La cathédrale, la cathédrale encor,  
Cette Babel,  
A la fois âme et corps  
Dont le portail  
Instruit le fidèle  
Et parle à ses ouailles.  
Cathédrale,  
Grandiose écho  
Qui récite le sempiternel credo  
D'un trépas bienheureux  
D'un paradis si beau.  
Mais gare aux corbeaux!  
Gare à la fumée du gouffre

*BALLADES*

D'Enfer qui vous étouffe.  
Gare au démon qui vous croque,  
De Satan reluisant de feu  
Qui vous pique et qui se moque!  
Gare à l'homme chien galeux  
A ces monstres sans tête,  
A l'esprit qui retourne à la bête.

Gothic,  
Ce monastère qui damne tout ricanement.  
Au point que le clerc sérieusement  
Et lentement,  
Rédige le long d'un solide parchemin  
Une page de l'Ancien Testament  
Ou des antiques écrivains  
Avec la foi d'être sur le meilleur des chemins.

Gothic,  
Ces bourgs et ces bonnes villes qui résonnent  
De la puissance du dogme  
Et ces savants qui raisonnent  
Sur un Dieu maître des hommes!

Gothic,  
Gothique flamboiement!  
Malgré l'obscurité,  
Son mâle envoûtement  
Parle sinistrement  
D'une rude sainteté.

## BALLADE DE L'ÉPICURIEN

Tout en étant poète,  
Je suis un débauché ;  
Je suis un bon amant  
Et j'aime m'enticher  
Des belles dont la fête  
Couronne mollement  
La blondeur de leur tête.

Je célèbre Épicure  
Et le grand Démocrite ;  
Je goûte sans mesure  
Aux lèvres d'Aphrodite.  
Dans ma couche douillette  
Sous l'éclat d'un rayon,  
Nos membres se mélangent  
Parfois, dix coups mazette !  
A la condition  
Que nul ne me dérange.

Oui, je veux profiter  
De la vie. Aussi, Mort,  
Vénéneuse beauté  
Attelé par les soins  
Du ténébreux Hadès  
Surtout n'arrive point  
A ma couche à bon port !

D'ailleurs, j'ai la jeunesse  
Et j'ai à faire encor !  
J'ai d'autres voluptés  
Qui m'attendent : l'amour  
Des beaux adolescents.

*BALLADES*

D'ailleurs, à mes côtés,  
Traits tirés, les yeux lourds,  
Un merveilleux pur-sang  
S'éveille avec le jour.

Chez un Trimalcion,  
Je me livre à l'orgie  
Et tant pis, ô lecteur  
Si de moi tu rougis :  
Je ne suis pas menteur  
Et mon stylet dément  
Aime à te raconter  
Les exploits des amants  
Et de leurs courtisanes,  
La grâce des aimés  
Au minois diaphane,  
A la chair parfumée!

Ma vie, la comédie,  
Les plaisirs du gymnase  
Et le Plaisir, pardi!  
Et face à la beauté,  
Je demeure en extase.  
Mes saisons préférées :  
L'été, le doux printemps,  
Ces merveilleux instants  
A ma fièvre propice  
Sous la protection  
De la noble Cypris  
Et de mes trublions.

Ah! que le fruste hiver  
Me semble d'un ennui!  
Il est sinistre et long,  
Le gris après le vert!

*BALLADES*

Pourtant la poésie  
Vient apaiser mes nuits  
Comme les fantaisies  
De la belle Athénion  
Qui reçoit dans son lit  
Que le froid n'atteint pas  
Mes jeunes compagnons  
Toujours prêts, jamais las,  
Adorables mignons  
Dotés d'un beau lézard  
(Qui souvent se raidit),  
A la mine sans fard,  
Aux fesses rebondies.  
Vive les polissons!

Tout en étant poète,  
Je vous l'ai déjà dit  
Ma vie est une fête;  
Me voici épanché!  
Oui, lorsque vient la nuit  
Je suis le débauché.

## AU COIN DU FEU

Yver arrive et plutôt que guerroyer  
Contre fourbes barons,  
Ces loups sans pitié,  
Je préfère être prompt  
A chauffer mon humble carcasse  
Devant grand feu, infinie grâce  
Sans que jamais il ne me lasse.  
Oublions les ribauds,  
La croisade éprouvante ou l'âpre sarrazin.  
Dehors, il n'est point beau  
Et près du grand foyer, je prends quelques raisins,  
Un gobelet d'argent où déborde le vin.  
Dehors, c'est un décor propice  
A des obscurs offices  
Préparés en secret par l'ignoble Malin.  
Toi, feu, on te dit satanique  
Mais je n'ouïs point en ta flamme rougeaude  
Un accent sardonique.  
Je suis enfin marry et ma bile maraude  
Ne me raconte plus tristes historiettes  
Mais une plaisante ode  
Où musardent des nymphes joliettes,  
S'ébattant dans le sein d'un jardinet riant.  
Ô feu, auprès duquel j'évite folle rage,  
Vois-tu, mon arme téméraire,  
Je la laisse au fourreau: dès lors je me ménage  
En cet yver morose un repos solitaire.  
Je n'envie point le roy  
Fourbu par chambellans et complotante cour:  
Jamais d'instant pour soi!  
Moi, je n'ai que finaude servante  
Qui prépare gigots les plus beaux qu'on savoure,

*BALLADES*

Galettes bien croquantes,  
Tartes à l'échalote et gâteaux parfumés  
A l'anis et saupoudrés de cannelle.  
Qu'il est séant quand yver vous harcèle  
De sentir ce fumet,  
Être servi par Dame Marthe avec grand zèle.  
Printans peut bien attendre avec ses hirondelles!

30 janvier 2000

## LE VEAU D'OR

Ah, mes amis, le Veau d'Or est toujours debout!

Aussi, donzelles et manants,  
Quand la nuit sera, levez-vous!  
Préparez-vous dès maintenant!  
Rejetez tristes défroques  
Et revêtez démentes nippes,  
Ces précieux pourpoints qui choquent  
Dévote arrosée d'eau bénite.  
Inondez-vous de ces bijoux  
Un peu clinquants et un peu

Car le Veau d'Or est toujours debout!

Allons! L'idole vous invite  
A dépoussiérer les breloques  
De votre vie sinistrosée.  
Foin des clartés inquisitoires;  
Voyez la lune! Il faut oser!  
Ne craignez pas l'ostentatoire  
Effet de l'animal cornu:  
Il assume votre hystérie,  
Vous engageant à mettre à nu  
Tous vos fantasmes par le cri!  
De lui émane une musique,  
Non point celle du Sieur Gounod  
Mais une valse électronique  
Surgie des antres infernaux  
Et qui se voue au Saligaud,  
A cet impérial menteur  
Malgré la crainte du désastre!  
Minuit! Et le sombre sculpteur

*BALLADES*

Accaparant l'orgie des astres  
Inaugure d'un geste leste,  
Pour la seule joie de l'ivrogne,  
L'ode à l'amour pétri d'inceste  
Et qui se livre sans vergogne.  
Dansez sous la pluie, dans la boue ;  
N'écoutez pas l'ange qui grogne.

En effet, le Veau d'Or est toujours debout.

C'EST BIEN PEU...

—J'ai fait ce poème.  
—C'est tout à fait édifiant!  
Noble enfant,  
Votre verbe est suprême.  
Claironner dans l'olifant  
De la Poésie  
Dire vos émotions  
Vos blanches sensations,  
Et votre fantaisie  
Voilà donc la matière  
De votre discours.  
C'est bien joli même  
Si cela n'est pas un but en soi.  
Oui, votre pièce est habile  
Mais voyons, reconnaissez  
Que cela est futile.  
A quoi bon ressasser  
Vos rêves d'or ou vert-de-gris,  
Votre révolte et votre cri?  
A quoi bon confier à cette pauvre feuille  
Vos espoirs ou votre désespoir  
Et broyer constamment du noir  
Autour de votre nombril  
Et avec quel orgueil?  
Tant de gouffres amers,  
C'est bien peu,  
Que l'on me pardonne!  
C'est même un peu pervers  
Un tantinet dangereux,  
Dépenser tant d'énergie  
Pour votre bon plaisir  
Et n'avoir pour lecteur que vous-même,

*BALLADES*

C'est un gâchis,  
C'est un gâchis suprême !  
Un conseil, cessez  
De parcourir cette voie tourmentée :  
C'est d'un esprit insensé.  
Vous pensez atteindre une célébrité,  
Vous faire un nom pour la postérité  
En noircissant quelques papiers  
De vers brouillons  
Qui seront aussitôt oubliés.  
Sachez que Dame Poésie  
Vous mènera, quoi qu'il en coûte  
Et vêtus de haillons,  
Vers la honte et la déroute.  
Tous ces écrivillons  
Crottés, en haillons  
Qui manipulent cette souillon  
— Leur Muse comme ils disent —  
Ils voudraient, ô illusion !  
Changer ce monde  
Par le pouvoir magique  
Des vers dont ils se grisent !  
Comme ils sont amnésiques !  
Non ! Non ! Reprenez-vous  
Avant qu'à l'avenir  
Vous ne deveniez fou !  
La Muse est une coquette  
Parfumée, une enjôleuse !  
Une fois devenue sa conquête,  
Vous devrez vous soumettre  
A son âme sulfureuse.  
Et même si vos vers sont lus à tout hasard,  
Voyez-vous, non jamais, vous ne vivrez de votre art.  
Hélas, adolescent,  
On ne fera pas grand cas de vos rêves rimés

*BALLADES*

Vos mots incandescents,  
Quoi! Embellir notre esprit par des vers?  
Si le poète avait ce pouvoir fantastique,  
Depuis Virgile et Homère,  
Le monde, sous nos pas, ne serait que musique.  
La lyre est isolée  
Et vous avez beau dire, et vous avez beau faire,  
De lyriques envolées  
N'arrêteront la guerre.  
Non! Dissipez vos chimères  
Et je vous prie, consentez  
A vous plier à la réalité.

Or, c'est depuis ce jour  
Que le jeune poète  
Sentit son âme entière  
Se vouer pour toujours  
A ce Verbe prophète.  
Face au réquisitoire,  
Il n'osa plus se taire,  
Il redoubla d'effort,  
Il redoubla d'espoir.  
Le nom de ce consort:  
C'est Goethe de Francfort.

## L'APPRENTI SORCIER

Mon maître, l'alchimiste,  
Le sorcier le plus habile,  
Le plus grand et j'insiste,  
Il est parti et je jubile.  
Moment sacré  
Où librement  
Je peux à mon art me consacrer.  
Dorénavant,  
Il ne me suffit plus d'observer ses pratiques ;  
Je m'en vais sur-le-champ faire œuvre magnifique.  
Toujours devoir courir au-devant du génie,  
N'être à ses yeux que petite souris,  
Tout cela, c'est fini !  
Je vais le surpasser.  
J'ai lu tous ses grimoires,  
J'ai acquis son savoir,  
J'ai appris bien assez.  
Je veux lui démontrer que je ne suis point stupide.  
Le dieu qui est en moi sort de sa chrysalide.  
Or, en ce jour, je suis libre, seul maître à bord,  
Oui, profitons de cette chance en or.  
Par quoi commencer ?  
D'abord, je veux me délasser  
Et prendre un bain.  
Je veux que l'eau coule à flot ce matin.  
Toi, le balai, anime-toi, prend ces deux seaux  
Et cours là-bas à la rivière  
Chercher de l'eau.  
Merveilleux ! Il obéit au doigt et à l'œil.  
Il est vif comme l'éclair.  
Il sait qui est le maître et il me sert  
(Excusez mon orgueil!).

## BALLADES

Vas-y! Remplis la cuve! Et voilà!  
Mais... Il court vers le fleuve une deuxième fois.  
Comme il est zélé, ma foi!  
Il suffit, balai! Quoi! Une troisième fois!  
Il suffit! La cuve est pleine, tête de mule!  
Voyons! Voyons! Quelle est donc la formule!  
Malheur! Je ne sais plus!  
La formule était si farfelue!  
La cuve déborde! Horreur!  
Bientôt le déluge s'il poursuit son labeur!  
Par Lilith et Lucifer,  
Je t'ordonne d'arrêter,  
Maudit balai d'Enfer!  
Il n'entend pas, il redouble d'activité.  
Ah, j'offrirai bien mon âme au diable  
Pour connaître le mot qui me délivrera  
D'une situation épouvantable.  
Mais que vois-je là-bas  
Au fond de la cuisine?  
Une hache à la lame très fine.  
Eh, eh, c'est ingénieux  
Et bien digne de moi.  
Je vais couper en deux  
La cause de mon effroi.  
Hop! C'est fait! Il se calme, je respire.  
Ouf! L'antre du sorcier est sorti du délire.  
Mais... Ô misère!  
Les deux morceaux se lèvent  
Et se dirigent de nouveau vers la rivière.  
Serait-ce un mauvais rêve?  
Ils sont deux maintenant à faire mon malheur,  
Leur zèle est multiplié.  
Ô mon maître, je t'en prie, reviens sur l'heure!  
Combien de fois devrais-je te supplier!  
Mais le voilà!

*BALLADES*

Oui, maître, c'est bien moi l'homme  
Qui fit de ce laboratoire  
Un immense Capharnaüm.  
Pendant que vous étiez parti,  
J'ai abusé de mon pouvoir  
Et je m'en repentis.

Et d'un mot, le vieux maître paralyse  
Les terribles instruments,  
Apaisant cette crise.  
Il était temps !

Quand ce n'est qu'à moitié  
Que vous ingurgitez  
Les principes du maître,  
On doit rester modeste  
Et non par vanité,  
Par folle maladresse,  
Exercer vos pouvoirs.  
Vous ne réveillerez  
Que d'antiques Démons  
Qu'on croyait dérisoires.  
Oui, telle est la leçon  
De cette folle histoire.

25 octobre 1999

## PROMETHÉE

J'ai donné aux humains le feu, le feu puissant,  
    Mais aussi une foi...  
J'ai donné l'espérance et la joie d'être grand ;  
    J'ai donné tout le poids  
De mon amour profond ; pour l'homme j'ai plié  
    Les dieux trop inflexibles  
Afin de relever ces fronts humiliés  
    Par un destin terrible.  
A l'homme j'ai montré le virginal éclat  
    De la beauté, de l'Art ;  
J'ai montré qu'en ce monde ici-bas,  
    Il existe un nectar  
Que l'esprit des mortels se doit de savourer  
    En respectant les Dieux,  
J'ai dit que la science est chose à vénérer,  
    Qu'on ne peut trouver mieux ;  
A l'homme j'ai montré les secrets de la vie  
    Et j'ai communiqué  
Un message sonore en déplorant la nuit  
    Où les âmes voguaient.  
J'ai bien considéré la méfiance divine  
    S'agissant des mortels.  
Mais quoique déférent à la pieuse cime,  
    L'ardente citadelle,  
L'Olympe rayonnante, abri des Dieux sublimes,  
    J'ai refusé que l'homme  
Demeure un pauvre objet condamné à l'abîme,  
    Un esclave, un fantôme ;  
Car l'homme à mon avis est Esprit ! Son éveil  
    A déjà commencé.  
Avec paix, patience, il sera la Merveille,  
    Dans ce monde insensé !

*BALLADES*

Mais Zeus horrifié par les dons éclatants  
Et par les maints secrets  
Aux hommes révélés a secoué le bras  
Et la foudre est tombée.  
C'est pourquoi me voici sur ce roc presque nu,  
Déchiré par la nuit  
Que Zeus a déclenchée par la haine tenu !  
Prométhée est maudit.  
Les vents contre les vents se sont levés, déments ;  
Le cyclone a vomi  
Des souffles embrasés ; on a vu l'Océan  
Dans une immense orgie  
Se confondre à l'Éther dans un sacre fumant  
Sous la voûte rougie.  
Le monde autour de moi est comme anéanti  
Et je suis sur ce roc  
Décharné, épuisé mais encor plein de vie  
Malgré de rudes chocs.  
Oui, je vis, et les Dieux ne peuvent arrêter  
Ce cycle qui commence,  
Le sens de l'avenir s'appelle humanité  
C'est une autre espérance.  
L'Olympe va sombrer comme un vaisseau troué  
Dans l'opaque silence,  
Et moi ce fou, ce dieu étrangement voué  
A l'humaine conscience,  
Je suis l'être premier, le premier révolté...

## ASSURBANIPAL

Comme il aimait le sang, l'animal!

Il était une fois  
Un délicieux roi dans la rude Assyrie,  
Assurbanipal.  
C'était bien avant Jésus-Christ!  
Il était très guerrier.  
Non, il ne mettait pas en croix  
La foule de ses prisonniers,  
Ni les enduisait de poix :  
Il se contentait de les humilier,  
De leur couper et le nez, et les mains,  
Puis il les écorchait de façon vive  
Après le défilé de la victoire  
Dans la glorieuse Ninive.  
Il était quelque peu inhumain !  
Mais oui, sa cruauté était notoire.  
Ah, comme il aimait le sang, l'animal !  
Terrible, oui, terrible Assurbanipal !

Homme bestial ?  
Longtemps on le prétendit  
Mais au final,  
Il faut le dire,  
On sait qu'il fut le plus bel érudit  
De son énorme empire.

Après des combats hystériques  
— C'était un conquérant classique —  
Il prenait ses tablettes d'argiles  
Et, jusque dans la nuit fort tard  
Il gravait des hymnes subtils

*BALLADES*

A Gilgamesh et à Ishtar.  
Ce fut un grand poète,  
Mais aussi l'historien  
De ses propres conquêtes.  
Bref, ce fut le plus raffiné,  
Le plus sage des Assyriens,  
Dès qu'il se confinait  
Au fond de son palais,  
Donnant à ses sujets brouillons  
Par la rage dominés  
Mille conseils de modération,  
Brave Assurbanipal!

Et pourtant comme il aimait le sang, l'animal!

1<sup>er</sup> novembre 2003

## AU CHEVET DE PTOLEMÉE

Pharaon Ptolémée agonise!  
Pendant la nuit,  
Le roi du Double-Pays  
A été terrassé par une crise.  
C'est la fin! Au palais rutilant  
De la rutilante Alexandrie,  
De partout on s'écrie:  
«Ptolémée Pharaon agonise!»  
Eh oui! Il n'en a plus pour bien longtemps.  
Divin Philopator, l'ami de son père  
— Oui, il l'aimait tant, dit-on,  
Qu'il lui tendit une coupe de poison! —  
Bref, ce Philopator  
Allait bientôt passer de la vie à la mort  
Et subir de ce fait le verdict d'Osiris.  
Faible mais lucide encor,  
Il fit venir à son chevet son fils,  
Joueur de flûte, amateur de panthères  
Et de féroces crocodiles,  
Épris d'hétaïres vulgaires  
Autant que de gitons habiles  
En fantasmes divers.  
Le roi lui dit: «J'attends Zeus et Isis:  
Je te confie le pschent et tous ses bénéfices.  
Tu te dois de penser au destin de l'Égypte  
Et dissipe tes vices.  
Favorise ton peuple et les dieux, et les rites.»  
Puis, non sans peine il poursuivit:  
«N'écoute plus mes conseillers:  
Ils sont si vieux, corrompus et rassis.  
Tu pourras après moi, les disgracier.»  
Alors son fils – un Ptolémée aussi –

*BALLADES*

De répliquer: «Ils t'ont humilié:  
Je les bannirai donc.» Puis après réflexion,  
Il ajouta d'un air très apprêté:  
«Non, je m'en vais plutôt tous les décapiter!»  
Alors le père soulagé  
Lui dit: «Ô mon fils adoré,  
Tu es bien de royale extraction!  
Tu as fort bien réalisé  
La gravité de la situation.»  
Et Ptolémée rendit l'âme, apaisé.

30 octobre 2003

MARCHE FUNÈBRE  
APRÈS LA MORT D'UN PREUX CHEVALIER

C'est le triomphe du silence :  
Un cortège immense accompagne  
Le chevalier  
Dont la lèvre inerte semble parler encore.

Les serfs et l'aleutier  
Le baron et ses vassaux,  
Le bourgeois, le petit métier  
Se recueillent devant le tombeau.  
La mort est contemplée,  
Mort inabordable,  
Insondable,  
Calme et terrible  
Mort, que seule la peur condamne  
A n'être que l'horreur finale.  
Pourtant on sait que Paradis,  
Dieu et pieux angelots  
Dépassent les sanglots,  
L'évêque le redit !

Le héros passe  
Avec le bonheur d'avoir été  
Le défenseur de la Chrétienté  
Et d'avoir pourfendu sur son chemin  
Le félon et l'inhumain,  
Le barbare et le faquin.  
Il fut le chevalier errant dans la forêt  
Et de son arme d'or  
Arrachée à l'aurore  
Il tua les insolents,  
L'escorte de Satan ;

*BALLADES*

Il protégea les manants  
Des fourberies du malin,  
Des ennemis de tous les saints.

Le chant de la nature le secourut ;  
Il s'enquit de son ordre ingénu  
Jusque dans le moindre buisson ;  
Il révéra le fleuve  
Ou vénéra le frisson  
Du sacral horizon  
Où le divin s'abreuve.  
Il gravit des montagnes ;  
Il n'eut qu'une compagne :  
La Vierge Marie,  
Il n'eut qu'une seule fin :  
L'honneur au-dessus de sa vie,  
Il n'eut qu'un seul destin :  
Dieu, son seul soutien.

Et maintenant,  
On pleure le serviteur  
De l'humanité.  
Le héros est mort !  
Mais on sait qu'il reviendra  
Aux abords de la mémoire,  
Il parlera à l'âme la plus dérisoire,  
On se souviendra de lui  
Comme d'une comète qui a lui  
Puis qui a fui  
Vers le secret de l'infini.

Il demeurera l'espérance,  
L'exemple,  
On lui bâtira un autel  
Dans toutes les consciences.

*BALLADES*

Pour les générations futures,  
On peindra sur les murs  
De sa paisible chapelle  
Ses exploits pleins de vaillance.  
Son pas sera suivi,  
D'autres hommes, comme lui,  
Viendront  
Et fertiliseront le monde  
De leurs prouesses,  
De leur sagesse  
En s'inspirant de son nom  
Et de sa joie profonde.

Le héros est passé!  
Il était mortel,  
Il était homme.  
Il a connu la souffrance,  
Il a connu l'offense,  
Mais il a pardonné!  
Car il était toute bonté!

De tout son être,  
Il lutta  
Pour la victoire de l'idéal  
Et contre les cloches fatales ;  
Sa seule crainte, la nuit  
Car il était le jour!

Le héros s'est endormi,  
La foule est là, ému  
Chacun d'eux était son ami.  
Aussi des sanglots sublimes  
Tombent-ils sur sa chevelure  
Comme des étoiles.  
Mais que son peuple se rassure,

*BALLADES*

Son œil fermé veille encore  
Sur le monde livré au mauvais sort,  
Aux tentations,  
Aux fourbes prétentions,  
Et peut-être la mort  
Le rend-il encore plus fort ?

Bientôt, on contera sa mission,  
Sa noble aventure ;  
On le contempera sur les enluminures ;  
Auprès des foyers,  
On se redira ses chevauchées  
Ses duels, ses milliers  
D'ennemis cravachés.  
De son trépas naîtra le mythe...  
On immortalisera ce lion et ce poète  
Dont l'arme sut se venger  
Des infâmes rebelles  
Mais dont la lyre put enflammer  
Les yeux de tant de belles.

Hélas, le héros a péri !  
Il avait voulu sauver encore  
Mais il ne s'est point sauvé lui-même.  
Rattrapé par son destin,  
Il est mort digne et serein.  
Maintenant il sourit,  
Là-bas au Paradis ;  
Le pleureur en est certain :  
Il sait que dans l'au-delà,  
Sous l'arc gorgé de soleil  
Qui forme comme un dôme  
L'ont rejoint ces fantômes :  
Des preux aux blasons vermeils.

*BALLADES*

C'est le triomphe du silence :  
Un cortège immense accompagne  
Le chevalier  
Dont la lèvre inerte semble parler encore.

## OLYMPIE

Un vieil homme surgit dans la vallée éteinte  
Où sillonne un fantôme : Olympie la défunte ;  
Sa silhouette informe est mordue par ce jour  
Rassasié de feux où plane le vautour.

Touchant sa barbe antique, il s'écrie : « Ô étés  
D'Age d'Or, on ne peut longuement vous guetter  
A travers les statues aux confuses lumières :  
La foi ne brille plus dans nos œuvres de pierre. »

Bientôt, notre ingénu morigène les siens,  
Qui somnolent d'ennui : il évoque l'ancien  
Décor, la palestre et le temple et les jeux ;  
Il revoit dans un songe un athlète pieux !

« Les plus forts d'entre nous avaient un glorieux sort,  
On admirait leur âme, on admirait leurs corps,  
Héros extasiés, l'esprit les incarnait,  
Ils étaient la splendeur, le modèle parfait.

Les lauriers du vainqueur étaient plus désirés  
Que les couronnes d'or des tyrans exécrés,  
Les honneurs éternels plus que l'argent malsain ;  
L'innocence éclatait... Aujourd'hui, Zeus très saint,

Ton Olympe est maudite et t'offre ses fissures,  
La ruine va venir et le nom de culture  
Se mortifie déjà ; Ô dieu, que je réclame,  
Soulève notre orgueil qui fuit comme un infâme. »

Soudain, on voit la flamme émerger du grand temple :  
Le fronton va tomber, le Chryséléphantin

*BALLADES*

Cisé par Phidias,  
S'écroule dignement tandis que l'on contemple  
Le triomphe du moine et le dernier chagrin  
Du vieil homme qui passe.

1989

## LE JEUNE HOMME ET LA MORT

Femme, je t'ai épiée  
Et pour toi je m'en vais quitter mon lit douillet.  
Tu n'as pas l'air heureuse  
Et ta couche me semble étrange et vénéneuse.

Or, je suis attiré  
Par ta voix de sirène et tu m'as préparé  
Une bien froide place  
Où nul drap chatoyant ne m'offrira sa grâce.

Ton espace est réduit:  
Je sens que près de toi je vais mourir d'ennui;  
Pourquoi m'attires-tu?  
Est-ce pour ta beauté fatale ou ta vertu?

Ah! cette nuit me presse!  
Je laisse donc m'Amie pour toi, morne maîtresse:  
J'abandonne un sommeil  
Qui toujours s'achevait par l'éclat du soleil.

Ainsi, voilà ta couche;  
Je ne collerai pas ma bouche sur ta bouche!  
Non, mon corps sans amour  
Va s'étendre et je vais m'endormir pour toujours.

25 avril 2000

## LA VIEILLE FEMME ET LA MORT

Il était une fois dans la forêt viennoise  
Une vieille, très vieille femme  
Elle luttait, non sans adresse,  
Contre un esprit infâme  
Dont la présence sournoise  
La tirailait sans cesse.  
Il rôdait — était-ce  
La lubie d'un esprit ravagé? —  
Autour de son humble chaumière.  
Par ce démon elle était assiégée.  
Mais qui était cet être austère  
Qui l'ennuyait si fort?

Par Dieu, c'était la Mort...

Elle vivait sous clé et ne sortait plus guère.  
La Mort voulait la prendre :  
Il lui fallait bien se défendre.  
C'était comme une guerre.  
« Ah, disait-elle, si je pouvais te réduire à néant ;  
Si je pouvais te plonger dans ma marmite  
Te noyer dans le ragoût puant  
D'une cuisine de sorcière,  
Tout irait mieux ! Je reverrai la lumière.  
Hélas, malgré mes rites,  
A chaque instant, je sais que tu m'invites  
A partir loin d'ici  
Rejoindre l'autre sombre où tombent nos soucis,  
Où s'achèvent tous les récits,  
Où ma faiblesse serait absoute.  
Mais moi, je te le dis, perfide,  
Point de doute :

## BALLADES

Vieille, ahurie, laide,  
La joue creusée de rides,  
Je veux vivre encore, quoiqu'il en coûte.  
Bien sûr, la vie m'obsède  
Et je n'en puis m'en passer ;  
C'est comme une habitude.  
Me séparer d'elle me serait bien trop rude ! »  
A la Mort la vieille criait « non ».  
La peur de l'au-delà était son unique pensée,  
La vie son unique régal,  
La vie, belle comme une fée...  
Malgré des souffrances sans nom,  
Malgré les tentations,  
Les ruses de la Mort demeuraient sans effet.  
Elle frappait à sa porte  
Sous l'habit d'un bûcheron  
Ou d'une marchande de pommes.  
La vieille ne tournait point son verrou,  
Disant à chaque fois : « Vois, je ne suis pas morte,  
Je t'ai défié, sinistre voyou ! »

Jusqu'au jour où un homme  
Beau et blond comme un archange  
Qui ressemblait, comme c'est étrange,  
A son premier et seul amour,  
Vint à sa porte frapper :  
Pourtant il était mort depuis soixante années...  
Émue, elle lui dit « Bonjour ! »  
« Je suis venu, répondit-il,  
Pour t'emmener enfin vers le pays subtil  
Où nous vivrons toujours,  
Où nous recommencerons...  
Je te parle de vivre.  
Consens-tu à partir ?  
Consens à me suivre

*BALLADES*

Vers de plus belles saisons,  
D'un seul élan tu pourras rajeunir !»  
Et la vieille soudain sous son empire  
Sourit et sans attendre le suivit...

Et c'est ainsi qu'elle perdit la vie.

30 octobre 2003

## L'ÉRUDIT

Je suis Syrien mais Grec par l'esprit.  
Et au nom d'Athéna, je suis un érudit.  
J'épuise mon calame  
A force de tracer le sillon  
De lignes studieuses,  
Témoins pour le futur d'un labeur qui proclame  
Patience et raison  
A nos muses rieuses.

J'ai lu tout Aristote et tout Platon  
Car leur savoir m'enflamme.  
Par eux, toute l'Hellade proclame  
Sa majesté à l'horizon,  
Ce navire infini aux millions de rames.

Ma vie?  
La populeuse et fine Alexandrie,  
Cette Bibliothèque immense où je suis attendri  
Par le pouvoir des mots que les dieux nous octroient.  
Car ici, le chemin de l'esprit m'interpelle :  
Je l'explore avec foi ;  
La connaissance est si belle...

Mais, en vérité, qu'y suis-je ?  
Le compilateur vulgaire  
Des règles de l'universel prodige  
Ou cet intermédiaire  
Entre notre faiblesse  
Et l'ivresse intangible ?

Mais il suffit ! Ô calame rebelle,  
Écris, écris sans cesse !

*BALLADES*

Obéis!  
Toi, l'instrument qui concentre mon zèle,  
Car au nom d'Athéna, je suis un érudit.

28 février 2000

## LE CHASSEUR MAUDIT

Dimanche! Tout est joyeux, tout est en liesse!  
Beau soleil! Nüremberg s'éveille doucement.  
Or, c'est bientôt la messe  
Et les cloches résonnent.  
Seul, le burgrave n'entend rien, décidément!  
«Au diable, les chants pieux!  
Tant pis si je suis mécréant;  
J'ai autre chose de mieux  
Que ces cloches qui résonnent:  
La chasse et les cors qui claironnent!  
Taïaut! Taïaut!  
Vite, venez mes courtisans!  
Allons dans la forêt profonde!  
Que je monte mon alezan!»

Le jour s'assombrit fort; le ciel devient immonde!  
Dire que tout était joyeux! Dire que tout était en liesse!  
Et c'était l'heure de la messe!  
Le noble sur son alezan,  
Pénètre dans la forêt épaisse  
Et massacre sangliers et faisans:  
Il a chassé, et les dieux sont outrés!  
Il a, par son sacrilège inutile,  
Fait surgir en courroux tous les démons de la forêt.

Il veut partir mais son cheval est immobile:  
Il se retrouve solitaire.  
Il souffle dans son cor! Non, rien à faire,  
Nul ne viendra le secourir...  
Il doit alors s'enfuir.  
Mais une rumeur s'élève:  
«Maudit! Maudit, chasseur maudit.»

*BALLADES*

Le burgrave: «C'est mon plus mauvais rêve!»  
Il se pince et il se dit:  
«Mais non, malheur à moi, tout est réel!  
Les éléments sont fous!»  
On voit des éclairs dans le ciel;  
Et tout à coup,  
Mille flammes jaillissent,  
Puis des diables fumants aux jambes qui rôtissent.  
«Un dieu sévère se venge et veut mon sacrifice.»  
Alors, il court, il court  
Pour échapper à la vengeance:  
Mais il est condamné pour son outrecuidance.  
  
Et aujourd'hui encor, il court toujours...

6 novembre 2003

## LA VOLONTE DE KHÉOPS

Presque nue, terrassée par un effort intense,  
La foule hallucinée par sa tâche sacrée  
Travaille sans repos sur un chantier immense  
Pour offrir cet ouvrage à son prince adoré.

Khéops l'a décidé! Dieu vivant sur la terre,  
Béni par Osiris, Horus et le Soleil,  
Pharaon a voulu qu'un linceul fait de pierre  
Fût dressé pour lui-même, un tombeau sans pareil!

Le peuple a déserté le calme des campagnes.  
Pour bâtir l'impossible il est venu à pied;  
L'homme a quitté sa terre ainsi que sa compagne  
Et les récalcitrants par la mort sont châtiés.

Khéops l'a décidé: tous ses chats familiers,  
Ses prêtres, ses chanteurs, ses maintes concubines,  
Ses loyaux serviteurs seront sacrifiés  
Quand de lui sortira la substance divine.

Pharaon disait: «Je vaincrai le fleuve Temps  
Des Dieux c'est le souhait. Par ce tombeau géant  
Qui frôle ton domaine, ô lumière de Rê,  
Pour toujours, moi, Khéops, je vous dominerai.

Dès lors purifié, dans mon cœur vibrera  
Le grand souffle de Vie, j'aurais l'éternité...  
Et cette pyramide où mon corps gisera  
Dira que je fus grand, dira ma volonté.»

Les hommes penseront: «Jamais un souverain  
N'eût une telle audace, une telle puissance,

*BALLADES*

Et jamais après lui on eût l'outrecuidance  
De dépasser l'exploit qui le fit surhumain.

Par-delà les douleurs de mon peuple soumis,  
Par-delà les terreurs du Nil impétueux,  
Malgré les invasions, les assauts ennemis,  
Le sommet de ma tombe accrochera les cieux.»

Khéops l'a décidé: ce n'est pas un caprice,  
C'est un ordre divin, un ordre d'Osiris!  
Et pour se dévêtir des habits de la Terre,  
Il a construit les murs d'un déluge de pierre.

Dans son sépulcre noir, entouré de trésors  
Loin des tracas du monde, il va goûter l'essence  
Extrême du sacré et parvenir au port  
Où seul un pharaon jouit d'un pur silence.

Khéops l'a décidé: un linceul fait de pierre  
Sera dressé pour lui en forme de prière...

17 octobre 1996

## LA MORT DE SCHILLER

Il meurt le grand Schiller,  
Il meurt le grand poète,  
La plus pure des voix,  
L'homme le plus honnête  
Qu'enfanta cette terre :  
Il meurt ! Voyez la Joie  
Qui pleure son prophète.

« J'ai tant à faire, dit l'écrivain,  
Mais je sens bien que la mort ne veut pas attendre.  
Mes poèmes seront donc orphelins.  
J'aurais voulu encor voir et comprendre,  
Moi qui ai tant à dire sur l'esprit humain,  
Moi qui devais éclairer chacun  
Sur le faux mauvais sort,  
Les superstitions,  
La nuit obscure et ses mornes décors,  
Moi qui devais briser les illusions  
Et toutes les servitudes,  
Moi qui contre le malheur  
Recherchais maintes solutions  
Dans ma profonde solitude,  
Moi qui voulais parler avec le cœur...  
Pauvre ingénu que j'étais !  
Hier, j'écrivais,  
Plein de fièvre je m'élevais,  
Inspiré et robuste,  
Je me prenais à rêver...  
Mais c'était sans compter  
Sur la fatalité.  
Et voici donc la mort à mon chevet  
C'est injuste !

*BALLADES*

Je voulais donner encore au monde un baiser,  
Livrer un poème nouveau pour l'apaiser  
Et le rendre meilleur.  
Dire qu'il faut cesser, déjà me reposer!  
N'as-tu pas honte, seigneur!  
Je devais écrire, écrire, écrire,  
Détourner l'homme de son abîme,  
Combattre ses démons et lui décrire  
Son avenir, un idéal sublime...  
Mais il est déjà trop tard  
Pour composer mon hymne,  
Toujours, toujours trop tard...  
Je sais, je pêche par orgueil,  
Un orgueil vain à l'heure du départ.  
Mais mon Dieu, que mes intentions  
Étaient bonnes et pures!  
Or, me voilà penché vers le sombre cercueil  
Sans avoir épanché ma foi, ma démesure.

Mais il est déjà trop tard...»

Il meurt le grand Schiller,  
Il meurt le grand poète,  
La plus pure des voix,  
L'homme le plus honnête  
Qu'enfanta cette terre :  
Il meurt! Voyez la Joie  
Qui pleure son prophète.

24 novembre 2003

SCHUMANN, 1853

Il a composé son testament,  
Refermé son piano :  
Il sait dorénavant,  
Que sur cette terre  
Tout sonnera faux.  
Il est le Solitaire.  
Une autre musique monte,  
Aiguë, et elle l'affronte,  
Une Lorelei merveilleuse,  
Lui chante sa berceuse,  
Terrible harmonie,  
Trop de Perfection,  
Triomphe de la mélodie,  
Meurtrissure ;  
Dans sa tête, ce rayon  
Est une déchirure.  
Schumann veut saisir le secret,  
Il suit cette musique  
Qui s'est ancrée  
A jamais  
Dans son jardin tragique.  
Oui, suivre la sonore inconnue,  
Partout, partout  
Jusqu'aux champs imprévus,  
Jusqu'à en être fou...  
La musique établit sa frontière  
Dans la démesure  
De ce cerveau qu'une lumière  
Destine à la brûlure.

Dans la fantasmagorie  
De la nuit,

*BALLADES*

Sa raison s'allie  
A des visions,  
Au Lied qui le poursuit.  
Obsession...

«Une seule issue  
Non point la nue,  
Mais la caresse du fleuve qui s'écoule.  
Va, accompagne le chant rieur,  
Lui dit une voix intérieure,  
Baigne-toi dans la magie terrible  
Du Rhin, oublie la foule  
Rejoins vite l'invisible,  
Rejoins vite l'incarnation  
De ta propre sensation,  
Nie ce que tu as été,  
Rejoins ta seule vérité...»

Schumann se glisse  
Dans un flamboyant délire.  
Tout ce qu'il désire,  
Pourrait-il le créer  
Sans vivre le supplice  
D'être inutile, d'être incomplet?  
La beauté fut sa cible,  
Il souffrit tant,  
Son génie fut impuissant.  
Désormais tout serait possible,  
Il pourrait prendre sa lyre,  
Et chanter sur l'Olympe  
Un hymne de fête  
Aux dieux des Poètes?  
Tout serait donc si simple!  
Il serait la Musique!  
Il dominerait la muse

*BALLADES*

Capricieuse et confuse.  
Libre de composer le Poème authentique?  
Pouvoir Être enfin!

Il a refermé son piano:  
Il sait que parmi les humains  
Tout sonnera faux.

Le Rhin, le Rhin...

14 octobre 1995

## MEPHISTO-WALZ

Dans le ciel sulfureux  
Plane le fou furieux  
Qui pense à la morsure  
Des serpents répugnants  
Ou des enluminures  
Où louchent des géants :  
Il est bien Méphisto,  
Lui qui se lève tôt  
Pour noircir les nuages,  
Pourrir le paysage  
Et surtout inviter  
Les hommes à répéter  
Avec lui le cantique  
Des cauchemars antiques.

Car il est le venin,  
Celui qui a le teint  
Livide et presque vert,  
Celui dont l'univers  
Redoute les lubies,  
Tous les éternuements,  
Les ignobles rubis  
Et le ricanement.

Il incruste dans l'homme  
Cet aimant qui le guide  
Vers le tourment du vide ;  
Il lui donne la pomme  
Des haines, des bassesses ;  
De son tison perfide,  
Il remue ses faiblesses  
Pour ranimer sans cesse

*BALLADES*

Les corbeaux et leurs cris  
Et donner de l'altesse  
Aux brigands de l'esprit.  
Il joue sur le piano  
De notre âme fragile  
La mélodie servile  
Qui berce tant de maux.

Il est bien ridicule  
Avec ses longues cornes  
Et son menton qui s'orne  
D'une ardente barbiche :  
Mais voyez l'œil malin  
Du faquin toujours riche  
De lugubres desseins  
Et qui grouillent de tant  
De crimes percutants ;  
Voyez ces mains brûlantes  
Qui tiennent, rougeoyante  
La fourche plus qu'immonde  
Qui embroche le monde !

Il crache ou il rugit,  
En tout cas, il agit !  
Il veille sur la nuit  
Pour invoquer l'ennui,  
Le tracas, le remords  
Il embrasse les morts  
Au fond des cimetières  
Avec ses compagnons,  
Ces troublantes lumières,  
Ses uniques rayons,  
Feux-follets retirés  
De ces os apeurés,  
De ces corps corrompus

*BALLADES*

Au sommeil vermoulu.

Méphisto, Méphisto,  
Un ténébreux zéro  
Sur l'humaine conscience,  
Un fourbe très jovial,  
Un vanupied génial  
Qui place la souffrance  
Dans le rayon des sciences ;  
Un prince parfumé  
D'un musc empoisonné  
Qui répand dans l'espace,  
D'un cor désargenté  
Le son d'une menace ;  
Vampire ensanglanté  
Qui vient et qui progresse,  
Terrible, pernicieux  
Fantasque et nébuleux,  
Lui dont la voix oppresse  
Et qui rien ne regrette,  
Lui qui mène nos pas  
Jusqu'à cette oubliette  
Que l'on nomme trépas.

Méphisto, tu te dresses  
Sur l'autel où ta messe  
Attire un ingénu,  
Hélas point prévenu  
Que le Veau d'or existe.  
Longuement, tu insistes  
Pour être vénéré  
Et ton œil si prophète  
Jubile dans ces fêtes  
Aux rythmes timorés  
Où le seul sacrifice

*BALLADES*

Est dans le précipice.

Tu es cette souillure  
Qui livre des injures  
Et les pires brûlures  
Sur le vêtement pur  
De la pensée humaine ;  
Toute action est vaine  
Car personne n'arrête  
Le monstre sémillant  
Lugubrement souriant,  
Que surprend une chouette  
Là-bas, sur le chemin  
De nos pauvres destins.

Méphisto, le mystère  
Qui descend en Enfer,  
Qui survient sur la terre  
Pour que l'âge de fer  
Détruisse l'âge d'or  
En faisant mauvais sort  
Des élégies radieuses,  
Des stances lumineuses  
Que ces manants, les poètes  
Croient sortir de leur tête  
Abreuvée d'innocence  
Pour créer l'idéal  
D'une folle espérance.  
Mais pour notre vandale,  
Le monde se réduit  
A la tentation,  
Au triomphe du bruit  
De ses cruels sermons.  
Il valse en fantaisie  
Sur le fumier puant

*BALLADES*

Avec ses pieds fumants ;  
Et avec courtoisie,  
Il vous mène au néant  
De son pas de géant  
Mais toujours en cadence ;  
C'est un maître de danse,  
Qui sait régler le bal  
Dans un sens immoral!

Il est le virtuose  
Qui donne aux belles roses  
Les épines, et qui ose,  
Lui, le grand hypocrite  
Utiliser les choses  
Comme une arme insolite  
Pour tromper à sa guise  
Il joue et se déguise  
Il est petit-bourgeois  
Il est l'homme de lois,  
Le véreux politique,  
Il est le grand cynique  
Qui manie la terreur  
Ou qui feint la douceur.

Pourtant, comme il s'amuse  
A vaincre par la ruse,  
Les préceptes des sages  
Les vertus cardinales ;  
A leur place, un message  
Unique et bien antique,  
Une seule encyclique :  
Le péché capital...

Il est, sur le mont chauve  
Une effroyable alcôve,

*BALLADES*

Immense laboratoire  
Croulant sous les grimoires,  
Un insolent vaisseau  
Où sorciers et corbeaux,  
Dans un vent cyclonal,  
Préparent les recettes  
De ce maître infernal  
Aux dix mille facettes.  
Tout autour, bien des friches  
Embrassent l'égaré  
Quasi désespéré  
Qu'accueille Méphisto :  
Du naïf il s'entiche  
Pour le perdre bientôt!

Son projet le plus fou  
Serait que, lui le loup  
Le morveux, le filou  
Fasse que l'univers  
Succombe à Lucifer,  
Et que l'humanité saigne  
Et que l'être se baigne  
Dans le lac en fusion  
Sans l'aide d'un rayon,  
Avec pour seuls complices  
Le décor des supplices.

Ô prince ténébreux,  
Entourés de lutins  
Ou d'orties arrachés  
Au plus clair du matin,  
Tu aimes chevaucher  
L'horizon des fantasmes,  
Inoculant tes spasmes  
Pour que le jour recule

*BALLADES*

Vers l'art du crépuscule  
Et prépare la nuit,  
Ton royaume sordide  
Où se pose la suie,  
Où gicle ton perfide  
Venin. Ô Méphisto,  
Ton infâme manteau  
Recouvre notre peau  
De plaies, d'insignes maux.

Mais quelques médecines  
Soulagent de la honte :  
Car au mal la divine  
Espérance confronte  
La bonne volonté.  
Ô monstre dont le cul  
De la bête hérité,  
Tu es parfois vaincu :  
L'homme pourtant vénal  
A ce feu capital  
Que tu n'as pas, démon :  
La conscience, la raison...

18 janvier 1995

## VAMPYR-WALZ

C'est en Transylvanie  
Peut-être en Valachie,  
En tout cas, c'est là-bas  
Que règne un renégat  
Drapé de cette cape  
D'où longuement s'échappe  
Une odeur maléfique  
De chair décomposée  
Où s'entend la musique  
Des vers indisposés.  
C'est lui, l'ignoble comte  
Dont la lèvre raconte  
Qu'elle a commis le crime  
En vidant les victimes  
De leur énergie rouge.

Dans le terrifiant bouge  
Gardé par les orties  
Les ronces, les souris,  
Aux murs pleins de lézards,  
Aux portes vermoulues,  
Aux balcons d'où la vue  
Surgit comme l'enfer,  
D'un redoutable hiver,  
Il s'avance, le fourbe  
Il jaillit de la tourbe  
Vert, les yeux de feux,  
Et le cheveu grassex :  
C'est lui, l'affreux vampire  
Qui se prépare au pire  
Au sein de cet empire  
Qu'aimerait Shakespeare!

*BALLADES*

Sur une dalle immonde  
Entourée par des cierges,  
Il veut jouir du sang  
Du bel adolescent  
Et de la douce vierge  
Utilisant sa sonde :  
Deux canines bestiales  
Qu'il enfonce, brutal,  
Dans le cou rutilant  
De l'être sommeillant.

Il trône en ce château  
Malsain où coule à flots  
Des rivières de sang,  
Toujours inassouvi,  
Toujours si angoissant !  
Il attend chaque nuit  
Sa proie ; et quand la lune  
Paraît et importune  
L'horizon putréfié,  
Son tombeau humilié  
Par près de mille années  
S'ouvre au cri du hibou,  
Puis au rire effréné  
Et lubrique d'un fou !  
C'est à Minuit, soudain  
Que se glisse la main  
Du monstre, si crochue.

Sortant du sarcophage  
Froid comme la statue,  
La mine emplie de rage,  
Il pousse un cri martial,  
Souffle comme un mistral  
La tempête commence

*BALLADES*

Son rite de démence ;  
Toutes les portes claquent  
Les esprits sont opaques,  
Le royaume indomptable  
Des gnomes malfaisants,  
Des rumeurs misérables  
Nient le jour apaisant :  
Désormais, le courroux  
Dicte sa volonté,  
Et enfonce le clou  
De la fatalité.

Avec le prince hideux  
Les chauves-souris dansent  
Un menuet bien curieux  
Qui frise l'indécence.  
Et puis c'est le tourment  
Des puissances spectrales  
Aux saveurs théâtrales :  
Mais tout est authentique,  
Hélas, ce monstre inique  
Qui se nomme vampire,  
Existe pour le pire  
Et non pour le meilleur.  
Soyez-en sûr, lecteur !  
Dracula est bien là,  
Plus fort que la Horla.

On sait que ses babines  
Aiment l'hémoglobine ;  
Aussi chevauche-t-il  
Les airs devenus vils  
Pour sucer l'innocent  
Pour lui voler son sang.  
Car c'est le seul remède

*BALLADES*

Pour que sa mort accède  
A ce semblant de vie  
Sacrilège et impie!  
Le sang, c'est son régal  
Son plaisir, l'animal!  
C'est son Champagne à lui,  
Sa cuisine de nuit!  
Une raison de vivre,  
Et quand il est bien ivre,  
Quand il s'est bien souillé  
De ce liquide frais,  
Il commence à bailler,  
Il arrête d'errer  
Pour rejoindre sa couche:  
La pierre sépulcrale  
Et refermer la dalle.  
Le soleil vient pointer  
Dans cette immensité  
Qui s'apaise soudain!  
Le fourbe, le malin,  
Perd alors son empire;  
Quand les vivants s'étirent.  
Lui, la lugubre altesse,  
Achève sa noire messe  
Où tout se sacrifie  
A sa sanguine envie!

Ô terrible vampire,  
Toi dont la dent retire  
La vie de tes victimes,  
Toi que seul le jour brime,  
Toujours tu ressuscites  
Avec tes compagnons,  
Morts-vivants et acolytes,  
Toujours tu vas le long

*BALLADES*

Des voies hardies du crime  
Pour que ta pointe imprime  
Sur les cous attendris  
Ta signature infâme,  
Détruisant une vie  
Mais prenant aussi l'âme.  
Tu es cette névrose  
Qui dépasse le temps,  
Tu domines les choses.

Egal au plus grand vent,  
Tu rejoins tes victimes,  
Survolant les abîmes,  
Les montagnes, les mers  
Tu recouvres la terre  
De tes ailes perverses,  
Te moquant des averses,  
Avec cette visée :  
Tuer par un baiser.

Vampire, un absolu  
Dans le mal, résolu  
A perturber les nuits,  
Il sabote et il nuit  
Aux hommes qui veulent vivre  
Vampire obsession,  
Toujours soif, jamais faim  
Ignoble troubleur  
Du repos des mortels  
Mais aussi des défunts,  
Vampire, à ton hôtel  
Délabré où tout grince,  
Le paysan, le prince  
Viennent ingénument,  
Leur sommeil est fatal ;

*BALLADES*

Auprès d'eux doucement,  
Tu leur livres ton mal.  
Et bientôt, c'est la mort,  
Une mort sans repos,  
Trépas qui sonne faux,  
Que seul un pieu du sort,  
Un pieu fort salutaire  
Délivre du repaire  
Atroce et fantastique  
Du démon hématique!

D'ailleurs, ce maître gueux  
Lui, le monstre sans foi,  
Lui, le serpent visqueux  
Il fuit l'objet de bois  
A la forme de croix.  
A son contact, son doigt  
Son visage s'embrase :  
Il désespère, il rase  
Les murs de son château,  
Aveuglé par le Bien,  
Il n'est plus qu'un vaurien,  
Impuissant et pataud  
Qui gémit et qui souffre  
Et dont le corps s'engouffre  
Aidé par le corbeau  
Dans l'obscur du tombeau.

L'aurore va venir,  
Mais le vampire veille,  
Il ne fait que dormir.  
Et quand vacilleront  
Les ultimes lueurs,  
Alors de tout son cœur,  
Il jouera d'un clairon

*BALLADES*

Répugnant et morbide.  
Sa figure livide  
Ereintée de luxure  
Livrrera en pâture  
La paix et l'harmonie  
Et sa dépouille honnie,  
Démessurée et forte  
Longera, de la sorte  
Les broussailles immondes,  
Un musée des horreurs,  
Aux dimensions d'un monde  
Ayant perdu son cœur!

21 janvier 1995

## LES CONSEILS DE PINDARE

Mortels, écoutez-moi!  
J'ai marché le long du sanctuaire  
De Pytho et me voici sur la voie  
De la blonde Aphrodite  
Née de l'écume des mers  
Et dont le regard bleu dans l'aurore crépite.  
Je m'en vais célébrer dans ce chœur  
Le plus fier des athlètes : Xénocrate vainqueur!  
Voyez-le qui ceint la couronne luisante.  
Il est rentré chez lui,  
La luxueuse Agrigente.  
Sa fertile patrie.  
Avec lui, ce trésor  
Inaltérable comme l'or,  
La gloire, qu'il doit à son zèle,  
La gloire qui ne redoute ni l'hiver sauvage  
Ni les fougueux orages  
Dont le bruit résonne comme une arme cruelle.  
Ta splendide couronne,  
C'est un éclat vierge comme ton cœur,  
C'est la source de l'hymne  
Que ma Muse te donne,  
C'est une joie qu'embellissent ces chœurs,  
Une joie qui te mène sur les cimes  
Pures de la renommée.  
Surtout n'oublie jamais :  
Devant les Olympiens sois révérent ;  
Adresse ta louange au plus grand,  
Zeus, devant lequel tout s'incline.  
Sois fidèle à tes parents  
Dont le nom grâce à ton exploit s'illumine.  
Mais je sais que tu es un modèle héroïque.

*BALLADES*

Au milieu des banquets, ta parole est un miel,  
Une étrange musique;  
Ta vaillance est fulgurante  
Et réjouit le sacre du ciel:  
Et déjà sous mes doigts ma cithare s'enchanté...

5 mars 2003

## ATHANAEL AU PARADIS

Athanaël était proche de la mort!  
Il attendait saintement  
Et fiévreusement  
Quel serait au-delà de la terre  
Son sort,  
L'insondable mystère.  
Il avait quelque frayeur  
Et craignait le divin châtiment.  
Peut-être n'était-il qu'un malheureux pêcheur!  
Mais il était moine et rasé,  
Sa pelisse était usée,  
Il s'était fait anachorète  
Et priait dans le désert de Canaan,  
Loin de la molle Alexandrie et de ses fêtes,  
Des foules asservies au tyran  
De leur cœur et qui ne guettent  
Que l'orgie, la folie, le néant.  
Pourtant, il semblait rassuré:  
Depuis l'enfance il s'était longuement consacré  
A Chrestos dans sa chair, dans son âme:  
Il avait converti au Père, au Fils, et au Saint-Esprit  
Dans la douleur et dans les cris  
Des vagabonds, des gueux, des courtisanes,  
Et la grande Thaïs.  
Ah! Thaïs, la prostituée  
Devant laquelle lui, lui, le Pur restait muet,  
Thaïs la belle indomptable,  
Des seins, des cheveux de feu  
Et des amants plus nombreux  
Que tous les grains de sable  
Du plus grand sablier;  
Et des yeux d'orichalque...

*BALLADES*

Une fervente adoratrice prise de pitié  
Face au brillant catafalque  
Du superbe Adonis  
«Thaïs,  
Disait-il, une intelligence,  
Une poétesse,  
Niant Dieu sous l'œil du Malin,  
Une blasphématoire volonté,  
Une telle volupté...  
Non, une catin  
Savante, lubrique et d'une impudence!  
Bref, une autre Hypathie  
Que les pavés d'or si maudits  
De l'antique sagesse  
Ont accueillie  
Avec la honte du sensuel appétit;  
Philosophe femelle éduquant les novices  
Au plus profond de son lit.  
C'était une beauté, une robustesse  
Applaudie par le vice:  
Dernier symbole avili  
De la sulfureuse Grèce.  
Ah! Thaïs,  
Comme elle se complaisait dans les labeurs  
Démoniaque de Cypris;  
Et pourtant, elle épousa les lueurs  
Du dieu nouveau  
Et laissa en même temps que ses amours  
Tous les Anthropomorphes, ses rivaux.  
J'ai changé ce Tartare fait de nuit, d'ordure et d'horreur  
En un torrent de paix, de clémence et de jour.  
J'ai donné cette âme à Dieu,  
Et bien d'autres encor  
Qui ont demandé son pardon:  
Des troupes barbares, des enfants, des vieux;

*BALLADES*

Bref, de misérables corps  
Qui, par mes soins, se sont dotées d'une âme.  
Je les ai ramenés vers Lui, par le Verbe et le bâton :  
Après tout, ce n'était que des ânes,  
Des instruments de Dieu serviles.  
Aussi ai-je mérité  
Au Paradis de méditer  
L'Évangile  
Et la pure écume de ses sermons  
Pour l'éternité,  
Jusqu'à la Résurrection.  
Mais au Père je me plie.»  
Enfin, il vit Dieu son destin achevé  
Il vit Dieu, comme il en rêvait !  
Il lui tint un discours fort révérencieux  
Sur son œuvre accomplie.  
Mais le grand vieillard olympien  
Lui dit : «C'est bien,  
Mais ce que tu fis n'a servi à rien !  
Et si dans mon atrium,  
Tu es entré malgré tout  
Ce n'est pas pour l'homme,  
Oh, non !  
Tous ces coups de bâton  
A tant de pauvres hères  
Et pour plaire à ta seule et égoïste religion,  
Cette hypocrisie futile  
Et pas même subtile  
Face à mes constellations.  
Non, tu es ici  
Au jardin du Paradis  
Non pour tes actions  
Peu louables à mon goût,  
Non pour le vain exploit du rachat de Thaïs  
Ce bijou

*BALLADES*

Qui fut toute sa vie la meilleure des femmes  
Et cela bien avant le ténébreux labeur  
Opéré par tes soins sur son âme ;  
Non, moi Yahvé, maître du monde,  
Chantre du bonheur,  
Qui suis tout à la fois l'Amour, l'Émotion, l'Énergie  
Et les lumières blondes  
De tous les soleils que mon geste régit,  
J'ai pitié de l'enfant de jadis,  
De sa bonté niant ce monde d'immondices,  
De celui qui se prit d'amour fou  
Pour un pauvre chaton,  
Et qui le recueillit un soir d'hiver  
Dans sa pauvre maison.»

1999

## PERCEVAL

Un cercle étincelant comme un premier rayon  
Abreuve l'inconnu né d'une vision :  
Il arrive chez l'homme avec sa noble sœur  
La foi, aile qui brise et la haine et la peur.

Le serpent venimeux n'existe pas en lui  
Il est le Vrai, le Juste, il est celui qu'on suit  
Il s'enivre de vie dans un sursaut suprême,  
Il contemple le monde, il le saisit... il l'aime!

Il découvre l'impie florilège de mort,  
L'errance de l'esprit rongé par le remord,  
Bientôt, debout, sous l'arche aux cent couleurs célestes,  
Le vierge chevalier soulage d'un seul geste!

Il écarte la brume, étoilant son chemin  
De rumeurs infinies; sous son pas, le jardin  
Désolé refléurit avec des lys d'argent.  
Il est bien Perceval, le Graal le défend!

Son trophée, c'est la joie, qui fait le lendemain  
Il prépare un futur avec l'or de ses mains!  
Il fut sans doute un cygne avant d'être un archange  
Car sa grâce rappelle un souvenir étrange.

L'humanité goûte sa voix sans frayeur,  
Elle lui dit son rêve et lui confie son cœur.  
Vient-elle de franchir la sonde intemporelle  
Et de capter l'écho de l'âme universelle?

A-t-elle enfin calmé par l'hymne et par la danse  
L'ancienne chevauchée de toute conscience?

*BALLADES*

Perceval, dont le souffle est comme le mistral  
Élève jusqu'à l'astre un grand «oui» magistral.

## YSEULT OU LA NUIT IDÉALE

Yseult, tu es l'étoile au sommet de la nuit,  
Qui se fond longuement au désordre infini.  
Tu es cette révolte élégante et sublime ;  
Tu es la prophétie descendue de la cime.

Ton cœur si douloureux est issu de ces lieux  
Où passe en rutilant le cortège pieux  
Des nocturnes soupirs comme si l'éminence  
De ton secret veillait sur les ombres immenses.

Yseult, Femme et musique étourdissant le monde,  
Ta lumière secrète est dans la nuit féconde.

La fleur de tes baisers aime à quitter la terre :  
Elle effleure l'esprit pour sonder le mystère  
De l'amour permanent, cet astre radieux  
Dont le vertige enfante un flux silencieux ;

Ton hymne funéral et nu se fond au temps ;  
Il est universel ! Et les libres amants  
Approuvent leur destin à l'heure si fatale  
Où résonne ta lyre, ivresse sans égale !

Yseult, Femme et musique étourdissant le monde,  
Ta lumière secrète est dans la nuit féconde.

Ton corps n'est qu'un nuage au-delà du miroir  
Perdu dans l'amnésie insolite du soir :  
Tu sillonnes l'espace et pénètres le vide  
Alors que tout devient comme une onde limpide.  
Tu es l'évasion, le rêve, un doux murmure  
L'aubade médiévale, universelle, obscure ;

*BALLADES*

Ton amour seul domine au crépuscule vierge  
Quand rayonne ta voix, quand ta beauté submerge !

Revêtue de la joie, aimant une musique  
Sublime, imaginée dans la fièvre mystique,  
Ô Yseult, tu consens à mourir de ce chant  
Qui se diffuse, accru, jusqu'au fond du néant.

Yseult, femme et musique étourdissant le monde,  
Ta lumière secrète est dans la nuit féconde.

1988

## MICHEL-ANGE À SON LABEUR

Le voici fatigué, osseux, échevelé,  
Michel-Ange, le prêtre  
Taillant dans le Carrare, artiste révélé  
D'un siècle titanesque,  
Le voici fulminant contre le temps qui passe :  
Il s'épuise à la fresque,  
Enivré par ces chairs, ces corps qui s'entrelacent,  
Ce cortège ahuri,  
Bouillonnant, fiévreux, aux yeux visionnaires :  
Chaque face est un cri  
Et chaque homme est une âme, une folie austère,  
Un hymne sidéral  
A l'âme contemplée dans le miroir doré  
D'un serment idéal.  
Michel-Ange se plaint, il peste sans arrêt :  
« Je ne finirai point,  
Ma vie se désagrège et mes forces s'épuisent,  
Voilà donc que mes mains  
M'abandonnent ! La mort sur moi a déjà prise.  
Ah, je ne suis qu'un homme !  
Pourtant, le monde attend une œuvre surhumaine :  
Je voudrais que la Rome  
Jaillie de mes projets soit la nouvelle Athènes :  
Je veux créer l'endroit  
De la magnificence, une vitrine pure  
De mon art, de ma foi  
Où maisons et palais, toutes architectures  
S'alignent sans rupture.  
Je veux que la beauté rayonne en chaque rue  
Dans l'idée de nature,  
Je veux que le passant, dans la joie absolue,  
Contemple mes ouvrages

*BALLADES*

En pensant qu'au-delà, il y a Dieu lui-même!  
Mais hélas, le courage  
Me manque ; et je sais que tant d'esprits suprêmes  
Se meurent à lutter...  
La vieillesse et la mort, ô pénibles contraintes,  
Vous me faites douter!  
Faut-il que je poursuive une œuvre qui m'éreinte?  
Mais une voix subtile  
M'oblige encore à peindre, sculpter, penser, écrire,  
Le cœur jamais tranquille.  
Ma satisfaction est dans ce long martyre... »

Janvier 1998

## BALLADE DU BEAU DAMOISEAU

Ô page, beau damoiseau,  
Je te vois, là, près de l'eau  
Taille très fine et teint blême ?  
Crois-tu que celle que tu aimes  
Viendra, coquette et charmante  
En la froidure indécente ?  
Qui est-elle ? Noble femme,  
Vertu qui loue notre Dame  
En lui brûlant mille cierges ?  
Est-elle farouche vierge  
Ou bien pucelle bergère ?  
Ton équipée fort joyeuse,  
Ingénue, facétieuse,  
Méritait qu'elle se montre.  
Et qu'enfin, tu la rencontres.  
Mais donzelle ne vient pas !  
Que d'alarmes, de tracas ;  
Sombreras-tu en luxure  
Pour oublier l'aventure ?  
Ou prendras-tu la tonsure ?  
Non, que ta fraîcheur perdure ;  
Laisse la donques m'amie,  
Songe à ce que cette vie  
Compte de plaisir encor ;  
Brise la faux de la mort  
Qui plane en ton cerveau.  
Après tout, ton âge est beau.  
Tu es chaste et morne, certes,  
Mais songe à la découverte  
D'autres lieux ; n'imité pas  
L'homme à la bure, là-bas  
Sortant de l'ombre peureuse

*BALLADES*

Et de l'abbaye pleureuse.  
Crois-moi, point ne suis manant,  
J'aime à soigner un amant  
Qui saigne pour sa maîtresse ;  
La vie a tant de rudesse  
Pour l'oiseau privé de dame  
Qui pour les feux de son âme,  
Invente tant de prouesses,  
Et ose mille hardiesses.  
Ah, jeunesse, la folie  
Et la souffrance vous lient.  
Va, pleure et crie ; puis, que diable,  
Cours vers d'autres désirables ;  
Cours, te dis-je, bien armé,  
Vers ce qui peut te charmer.

Décembre 1993

## LE ROI DES ROIS

Protégé par un dais plus soyeux que la nue,  
Le despote barbu qui semble un dieu vivant  
Fixe la mer, lointain, le regard s'élevant,  
Ignorant que son peuple acclame sa venue.  
Les archers, les soldats, puis la foule ingénue  
S'agenouillent bientôt sous un astre éprouvant  
Pendant que l'on entend le tumulte du vent  
Et le cri de ce fauve à la noble tenue.  
Aux pieds du Roi des rois qu'on craint et qu'on vénère,  
On pose les tributs : ce sont cuves entières  
De rubis, de lapis, de pierres qui scintillent.  
Soudain, on voit marcher la horde mercenaire  
Dont l'éclat n'émeut point ce front qui ne sourcille  
Pas même quand le ciel étouffe de lumière.

Le despote barbu est bien un dieu vivant...

29 janvier 1994

## BALLADE D'HIVER

Ô hiver, ô langueur,  
Bouffon, fieffé gueux,  
Comme un homme sans cœur,  
Tu t'en vas en tous lieux  
Répandre tes sornettes;  
Pourtant dame Mépris  
Te calme les esprits  
Par maintes chansonnettes!

Hiver, pauvre rustaud,  
Prodigue tes injures!  
Nous demeurons au chaud  
Près du dieu du fourneau,  
Et m'amie me rassure.

La neige et la froidure  
Que d'objets dérisoires!  
Nous narguons dans le soir  
Ces éléments parjures,  
Tous ces croquemitaines  
Invisibles et vils  
Qui recouvrent nos plaines  
De leur souffle inutile.

Hiver, pauvre rustaud,  
Prodigue tes injures!  
Nous demeurons au chaud  
Près du dieu du fourneau,  
Et m'amie me rassure.

Soufflez donc ô bourrasques,  
Ô clairons insensés:

*BALLADES*

Par-delà votre masque,  
Une lueur, je sais,  
N'attend que sa revanche.  
Hiver aura cessé,  
Zéphyr viendra tresser  
Des couronnes de chance.

Hiver, pauvre rustaud,  
Prodigue tes injures !  
Nous demeurons au chaud  
Près du dieu du fourneau,  
Et m'amie me rassure.

5 février 1998

BALLADE DE PRINTEMPS

Ô Printemps l'Andalouse,  
Tes nymphes sont sorties  
Et couvrent la pelouse  
D'un tapis reverdi.  
Jouez, fifres et luths!  
Je vous l'avais prédit!  
Devant ce paradis,  
Sieur Hiver répond : « Zut ! »

Lève-toi, Margotton :  
Printemps est dans le ciel ;  
Du haut de ton balcon,  
Vois le monde au pluriel !

Tout n'est que broderies,  
Murmures délicats  
Et dentelles fleuries.  
« Ah ! fichtre des tracas,  
Lance Dame Jeannette,  
Qui voit dans ses parterres  
Des tulipes légères  
Fières de leurs toilettes.

Lève-toi, Margotton :  
Printemps est dans le ciel ;  
Du haut de ton balcon,  
Vois le monde au pluriel !

Adieu pauvre pelisse,  
Je te mets à l'ordure ;  
Aujourd'hui je me glisse  
Dans ma robe d'azur.

*BALLADES*

Je quitte ma maison  
Pour la fauve campagne  
Et Zéphyr m'accompagne.  
Peut-être qu'un garçon...

Lève-toi, Margotton :  
Printemps est dans le ciel ;  
Du haut de ton balcon,  
Vois le monde au pluriel !

6 février 1998

## LA FOLIE CALIGULA

Moi, je règne pour vous nuire,  
Citoyens de mon Empire,  
Je fais des serments barbares,  
Le bon plaisir est mon phare.

Je suis le bouffon ultime,  
Je goûte jusqu'à l'abîme  
Le vin, les efféminés,  
La belle effarouchée ;  
Et jamais rassasié  
D'émotions recherchées,  
Je surpasse les hantises,  
Et de stupre je me grise.  
J'aime à contempler, sauvage,  
Les plaisirs et leurs ravages.

Dans ce palais qui se réduit  
A un bouge étincelant,  
Je me délecte des nuits  
Où s'ébattent mille amants  
Jusqu'à cet épuisement  
Bacchiquement frénétique :  
Le sexe devient fantastique !  
Les corps s'accouplent, magiques,  
Dans des parfums moelleux,  
Sous le regard peu scrupuleux  
D'un dieu de marbre à la pose  
Trouble et que rien n'indispose.  
Mon Olympe, c'est cela :  
Son maître est Caligula.  
Le convive y fait l'amour :  
C'est un rite sans détour ;

*BALLADES*

Il s'épuise et parfois meurt,  
Épuisé d'enlacements  
Dans le cri ou la fureur  
Ou dans un éblouissement.

Par mon auguste présence  
Tout respire la licence  
Car j'ai brisé le vase d'or  
Appartenant à Pandore.  
J'ai allumé des brasiers  
D'hystérie, multiplié  
Les rives tumultueuses  
Des foules incestueuses.  
J'ai fait du vice une loi,  
La suprême et seule voie  
Menant à cet idéal  
Dont le chant oriental  
Dégage l'exhalaison,  
Des sens l'exaltation.

J'assume ce carnaval  
Pittoresque où mon cheval  
A la charge de censeur,  
Où le veule sénateur  
Se prostitue, maquillé,  
Où le riche est humilié.

Livré à mes saturnales  
Le Palatin est infernal  
Rome est une gourmandise,  
Elle est bien sous mon emprise :  
Je la frôle ou je l'agresse,  
Je la cravache ou la caresse,  
C'est une vraie courtisane,  
Comme Chloé ou Roxane.

*BALLADES*

Parfois, quand je la hais,  
Je voudrais la sacrifier!

Mnester et moi dansons nus :  
A nos pieds gît la vertu.  
Complices de la ménade,  
Nous allons dans les bouges,  
Les cloaques, les lieux rouges.  
Ma vie, une escapade.  
La nuit, je suis à la quête  
De barbus, de gladiateurs  
Ou d'adolescents menteurs,  
De plébéiennes coquettes,  
D'effrontés du lupanar  
Et de frustes barbares.

Plus tard, le prude historien,  
De son encre venimeuse,  
Massacrera mon destin.  
Les écrits d'Alexandrie  
Parleront de ma folie,  
Non de ma foi sulfureuse.  
Je serai le vil gredin,  
Le vicieux, l'assassin  
Alors que parmi les dieux,  
Je suis le pervers pieux,  
Le délirant qui s'élève  
Au-delà de chaque rêve,  
L'homme vainqueur qui vibre  
Sur une cime exaltante,  
Fort, insatiable et libre.  
Je suis l'idole luisante ;  
Je ne suis point dément.  
Je suis un cri seulement,  
Oui, un souffle magnétique

*BALLADES*

Attisant la peur, la haine  
Et le versant esthétique  
Des visions malsaines.  
Non, je n'ai nulle faiblesse :  
Sur mon trône, je me dresse  
Paré comme Pharaon.  
Mon verbe est la déraison,  
Et mon ordre est le désordre.

Le peuple et les sénateurs  
Aboient ; ils ne peuvent mordre.  
Ils vivent dans la torpeur.  
Leur désir est que je meure  
Et que le brasier m'effleure  
Mais si j'étais immortel ?  
Si Jupiter, sur son aile,  
Me portait, si j'étais dieu ?  
Mon règne, l'éternité ?  
Aussi, sois vertigineux,  
Caius. Même vénéneux,  
Ces fruits, tu peux les goûter,  
Car tu es immunisé.  
Continue à t'amuser  
Du spectacle extravagant  
De ce monde divaguant...

Oui, je règne pour vous nuire,  
Citoyens de mon Empire,  
Je fais des serments barbares,  
Le bon plaisir est mon phare.

1994

## LA BÊTE IMMONDE

Sous le regard de sang de la bête absolue,  
Je sens une ironie.  
Pourtant, elle est vaincue, la bête si velue !  
Elle est à l'agonie ;  
Son ombre claudicante a quitté l'horizon.  
Et tout revit, tout change !  
Hier, les preux soldats armés de la raison  
L'ont sorti de sa fange,  
Et percé d'un pieu suintant de poison.  
Le monstre serait mort ?  
On le laisse bientôt reposer sur la grève.  
Et qu'importe son sort !  
Son souvenir n'est qu'un épouvantable rêve.  
Or, elle vit, la bête !  
En pleurant, en geignant, elle lève la tête  
Et ses persécuteurs  
Compatissent et lui font une étrange toilette.  
Elle a ses défenseurs :  
« Utilisons ses crocs contre nos ennemis  
Et sachons la dompter. »  
Et d'un coup, la voilà sous leurs yeux raffermie.  
La bête est adoptée.  
Muselée, bientôt libre, elle est douce et loyale  
Envers ses nouveaux maîtres.  
Elle obéit à tous les ordres et s'affale  
Quand le chef doit paraître.  
Pourtant dans sa prunelle, une lame maligne  
Où passe la vengeance et sa cuisine indigne...  
Quand par erreur,  
Ou par bêtise, on libère le mal  
Oui, il redeviendra lui-même, c'est fatal !  
Il attendra son heure

*BALLADES*

Car le mal, je l'ai défini,  
Est toujours vil, est toujours sale.  
Et son ardeur est infinie.

LE POÈTE ET LE MENDIANT

*Le mendiant*

Toi, que veux-tu me dire ?

*Le Poète*

Que j'aime le délire  
Quand la clarté s'enfuit  
Vers l'âtre de la nuit,  
Car je médite enfin  
Sur la vie, le matin,  
Les idées et le monde,  
Sur la beauté de l'onde.  
Je vois alors, je devine  
Un feu qui se dessine  
Au fond du cœur des hommes,  
Un idéal que je nomme  
Malgré tous les venins,  
Idéal que je peints  
D'un pinceau solitaire,  
Idéal, pur repère  
A travers les sentiers,  
Dépassant la pitié,  
Sublimant la souffrance.  
Ami, j'aime l'enfance,  
J'aime son étincelle  
Qui va, se renouvelle  
En abreuvant de joie  
Mon esprit et ma foi,  
Comme une vague immense  
Comme un cri d'espérance.  
Et toi, que me dis-tu ?

*BALLADES*

*Le mendiant*

J'ai faim!

18 novembre 1991

## LE ROI DES AULNES

C'est la nuit, le froid, le vent.  
Un homme sur sa monture  
Traverse la forêt obscure,  
Entre ses bras son enfant.

Son fils a peur, il redoute  
Les démons des mauvais rêves  
Qui sous la sinistre voûte  
De la forêt se relèvent.

Soudain, il voit l'âpre Roi.  
Et prévient son père: «Là-bas,  
C'est lui-même, il se tient droit.»  
Le père ne le voit pas.

«C'est une brume qui passe.»  
Mais l'enfant entend sa voix.  
«Ô garçon tout plein de grâce,  
Viens! Mon palais, c'est la Joie!»

Alentour c'est un Eden,  
Immensité tapissée  
De roses souveraines  
Où rien ne saurait lasser.»

«Père, il est là, je te jure!  
Dans son langage il m'invite  
A le suivre en sa mesure.  
— Mon fils, c'est un feu qui crépite.

— Je t'attends et les Sylvaines  
Te vêtiront comme un duc

*BALLADES*

Dans mon rivage où les peines  
De ton monde sont caduques.

— Ne vois-tu pas, ô mon père,  
Le Roi et ses courtisans  
Harnachés de lumière  
Montés sur leurs alezans ?

— Ce ne sont que des buissons  
Pris dans un souffle brutal.  
— N'entends-tu pas la chanson  
Rythmés de couplets fatals.

Que, dans le ciel qui se brise  
La fille du roi entonne ?  
— C'est le cri sourd de la bise,  
C'est son chant monotone.

— Non, non, c'est un chant de deuil.  
— Enfant, tu seras mon bien  
Car tout cède à mon orgueil.  
Livre-toi, tu n'y peux rien !

— Père, je suis sa victime.  
Il court, il va me ravir.  
Au secours ! Dans son abîme  
Le démon va m'asservir. »

Sur sa poitrine le père  
Serre le garçon très fort.  
Quittant la forêt austère,  
Il arrive en sa chaumière.

Hélas, le pauvre enfant est mort !

*BALLADES*

Et depuis, dans la forêt  
Quand passe le vent du Nord,  
Et sa meute qui effraie,  
Monte une plainte sonore...

26 octobre 1999

## ENCORE MEPHISTO

Chères futures victimes,  
Je me présente :  
Je suis le fourbe,  
Celui qui tente,  
Je suis l'abîme,  
Je suis la tourbe,  
Je suis l'infâme,  
Je suis le drame,  
Je suis un animal,  
Bref, je suis le mal !  
Et je me lève tôt  
Pour sévir,  
Foi de Méphisto.  
Mon désir :  
Le mal absolu ou relatif.  
Je triomphe et je vais partout  
Car je suis très vif,  
Moi, le grand escogriffe.  
Je manipule les esprits ;  
Je suis un peu fou ;  
Je suis muni de griffes.  
Je pervertis les hommes  
Et la haine j'ordonne.  
Je suis le Cynique intégral ;  
Tout en moi est fatal.  
Je suis un néant ;  
Je suis la vie durant  
Un appel de la mort  
Ou tout au moins un ravin  
D'où jamais on ne sort.  
Je me parfume avec l'absurdité.  
Parfois l'homme croit en la bonté :

*BALLADES*

Il résiste alors à ma tentation  
En regardant vers le soleil ;  
C'est sa pauvre illusion.  
Il s'en émerveille !  
Pourtant il devrait savoir  
Que le mal est vital,  
Que ses vœux sont sans espoir  
Puisque j'agis, moi le mal !  
Pourtant l'homme m'interroge parfois ;  
L'homme est fait d'un étrange bois...  
Avec toute ma force immorale,  
Je ne puis résoudre cette énigme colossale :  
Je la laisse à mon seigneur  
Dont je suis le serviteur ;  
Après tout il a forgé cette créature  
Dont je suis le prédateur ;  
Je nage en eau impure ;  
Je planifie les malheurs.  
A l'esprit je rappelle  
La norme universelle,  
La seule, la mienne  
Et la malédiction qui plane  
Sur l'humanité, cet âne.  
Je jubile quand surviennent  
Les délires de l'instinct  
Quand j'avilis le destin  
Ou quand je marque sur le cœur  
Le fer rouge de la douleur.  
Le mal est, je suis !  
Depuis les temps antiques,  
Moi, le démon emblématique,  
J'organise un sabbat dément  
Où se déchaînent les éléments  
Dans un plaisir évident.  
Je porte secours aux tyrans ;

*BALLADES*

Et je secoue les drapeaux,  
Les blasons et les oripeaux  
Pour que les peuples se déchirent  
Pour le meilleur et surtout pour le pire.  
Et rien ne peut m'empêcher  
De poursuivre mon labeur  
Jusqu'au bout de l'horreur ;  
Il y a de tout dans mon marché !  
Certes, je ne suis pas sectaire  
Dans ce gouffre séculaire ;  
Je m'adapte aux circonstances  
A une époque, à une tendance.  
Je peux même feindre de m'adoucir  
Mais, chers enfants,  
C'est pour mieux vous occire.

Mai 1990 et 1995

## LE RÊVE DE LA FLEUR BLEUE

C'était un rêve sans pareil :  
Friedrich était dans un champ d'or  
Où des fleurs aux teintes vermeilles  
Semblaient flétrir le mauvais sort

De leur parfum si délicat.  
Le jour était irrésistible  
Et bannissait chaque tracas :  
Les Dieux l'inspiraient, invisibles.

Bientôt, au bord d'une rivière,  
L'enfant soudain fut attiré  
Par une fleur révéérée  
Dont le bleu n'était que lumière.

Il fut séduit, comme en hypnose  
Par la Fleur qui surpassait  
La plus envoûtante des roses,  
Véritable idole dressée.

Il s'approcha d'elle en transes !  
Il l'admira, sourit, blêmit.  
« Vraiment, serait-elle une amie ? »  
Pensa-t-il avec méfiance.

Il toucha le miracle bleu.  
Il vit un miracle : les feuilles  
Brillèrent de mille feux  
Et la fleur croissait à vue d'œil.

Se penchant vers sa collerette,  
Il découvrit sous les pétales

*BALLADES*

Une forme étrange, une tête  
Et deux grands yeux bleus, deux opales,

Un visage de fée, radieux!  
Il fut au comble de la joie.  
Mais au réveil, la vision  
Disparut. Pourtant cet émoi

Devant la fleur de son désir  
L'illumina de son rayon  
Longtemps, jusqu'au dernier soupir.  
Et c'est ainsi que le garçon

Épris d'un visage de lis  
Reflet de son émotion  
Devint le chantre de la nuit  
Et du rêve, Novalis...

30 octobre 1999

## HOFFMANN RÊVE

Auprès de la Brandenburg-Tür,  
Hoffmann rêve au fond d'un café  
Dans une salle sans nature  
Où pourtant le bercent des fées.

Car Hoffmann est la Poésie,  
L'Orphée des brumes de la Spree,  
Artiste absolu qui recrée  
L'aube au gré de sa fantaisie.

Il est à sa table branlante,  
Ayant comme subtil témoin  
Une chandelle vacillante  
Dont la flamme l'emporte très loin

Là où l'on couronne sa Muse,  
Une sorte d'elfe limpide  
Dont le baiser d'or diffuse  
L'éclat niant l'autre sordide.

Sa Muse: comme elle est souriante,  
Elle est auréolée d'azur,  
Belle dans une architecture  
De Phidias ou de Bramante.

Son doigt est pointé vers le ciel,  
Là où la Pensée téméraire  
A pour nourriture le miel  
Suave de l'imaginaire.

Or, la Muse est une sirène,  
Une Lorelei blonde et vierge.

*BALLADES*

Vouloir que son écume émerge  
Suppose une âme surhumaine.

Et Hoffmann, le preux magnifique  
S'éloignant toujours plus du jour  
Verra son âme romantique  
Sombrier sur l'esquif de l'amour.

Dès lors viendra la nuit splendide.  
Le songe de l'immortalité  
L'emportera, noble et lucide,  
Vainqueur de la réalité.

15 novembre 1999

MA CHEVELURE EST FOLLE...

Ma chevelure est folle et le vent la rattrape,  
J'erre sur la falaise, où le réel s'échappe!  
Je dis à l'infini ma douleur immortelle  
Dans la nuit du remords que l'orage ensorcelle.

Je suis comme Manfred, j'aspire à la mort sainte ;  
Je rêve d'une vierge auprès de mon absinthe.  
Car la femme me fuit ; l'amour est impossible.  
De la fatalité je suis l'ultime cible.

Oui, seul un beau suicide emportera mon âme  
Vers le repos sacré, vers la fin de mon drame !  
Orages, envoûtements, et vous tables tournantes  
Je vous invoque enfin au fond de ma tourmente ;

J'attends une réponse en votre voix perverse,  
Une réponse folle et une folle averse.  
Que je souffre ! Ah, je crie ! Vif éclair, mets un terme  
Au malheur qui m'assaille, et que le ciel se ferme  
Sur cet être accablé, en proie à des alarmes.

Mais, Vent, que fais-tu donc ! N'as-tu pas vu mes larmes !

16 décembre 1991

## LA BOÎTE A MUSIQUE

Cela se passait, je crois,  
En l'année quarante-trois  
Du siècle le dix-neuvième,  
Temps de l'élégie suprême.

Sur le piano endormi  
Une jolie boîte à musique  
Chante à la dame jolie  
Un air si mélancolique.

Du rossignol mécanique,  
Elle s'émeut des prouesses  
Qui redisent sa jeunesse  
Et ses rêves chimériques.

C'était un bal chez Madame  
De... Peu importe son nom :  
Elle rencontra une âme  
Par le hasard d'un frisson.

Or, toute la nuit durant  
Elle dansa, se pâma :  
Son beau chevalier servait  
La fixa : elle l'aima !

Jusqu'à ce jour où, forcée  
D'épouser un inconnu,  
Elle n'eut qu'une pensée :  
Son illusion perdue.

Et depuis l'instant fatal  
Où l'amour fut mis à mal,

*BALLADES*

Son poème n'est que larmes,  
Son teint a perdu son charme.

Il est une joie dans l'ombre  
D'une vie si monotone,  
Une musique bien sombre  
Qu'un bleu rossignol fredonne.

Cela se passait, je crois  
En l'année quarante-trois  
Du siècle le dix-neuvième,  
Temps de l'élégie suprême.

Septembre 1995

## LA VALSE

Soir de Vienne! Une valse unit toutes les belles  
A leurs princes charmants au milieu des chandelles :  
C'est l'étourdissement d'un bal où le décor  
Est l'écrin de l'extase, imprévisible sort.

La valse, quel démon! C'est la plume légère ;  
C'est une illusion, c'est l'étrange éphémère,  
Comme si leur chemin était déjà tracé,  
Comme si le destin les avait embrassées.

On entend le frou-frou de l'ample crinoline  
Qui se mêle aux caquets, aux délicats soupçons ;  
Car le beau cavalier trahit comme un frisson  
Que capte l'ingénue aux prunelles mutines.

A tournoyer sans cesse, ils oublieraient le temps ;  
Ils ne discernent pas l'aurore qui projette  
Minutieusement son rayon percutant,  
Car une valse, encore, étourdit nos deux têtes.

Le réveil est brutal : un clairon furieux  
Dégouline sur l'or d'un air facétieux !  
Les cuivres sont les rois, ils trahissent le bal,  
Et livrent l'harmonie au spasme martial!

Le soldat chagriné quitte Vienne, morose ;  
Et tandis qu'on éteint la dernière bougie,

*BALLADES*

La belle rêve encore, à sa main une rose,  
Se rappelant la valse, ivre de nostalgie.

La valse, quel démon! C'est la plume légère...

Février 1986

NUIT FOLLE SUR LE MONT FAUVE

C'est la nuit fourbe de novembre  
Le vent souffle implacable, atroce,  
Pour annoncer la folle esclandre  
Du Mal qui célèbre ses noces.

Sur la montagne des sorcières,  
Alcôve ignorant la prière,  
On entend des voix familières  
Qui accompagnent le tonnerre.

Du rossignol à la mésange  
Tous les oiseaux fuient de terreur  
Laisant la place aux mauvais anges  
Bavant de haine et de fureur.

Puis passe dans le ciel barbare,  
Le cortège ahuri des morts  
Qui, de leur astre nous prépare  
L'âpre cuisine des remords.

La nuit invoque les éclairs  
Et sa philosophie ardue :  
Est-ce un discours de Lucifer  
Lui dont la langue est bien pendue ?

Adieux donc, ultimes vestiges  
D'un temps paisible et ouaté ;  
Je vois les Nymphes qui s'affligent  
Et ne cherchent qu'à s'abriter.

Adieux, silence interrompu  
Par quelque bavard rouge-gorge

*BALLADES*

Car un monstre jamais repu  
Hurle de l'insondable forge.

C'est l'arrivée des malvenus  
Ces défroqués de l'existence,  
Ils râlent, crachent, éternuent  
En révélant leur déchéance.

A l'apogée de la torpeur,  
Les mânes gothiques exultent  
Signifiant au visiteur  
Que cette nuit est une insulte.

Comment échapper à l'épreuve  
D'une tempête déclenchée  
Sous le regard funeste des veuves  
Et de leurs ombres déhanchées ?

Allons ! Retrouvons sans retard  
La formule qui rangera  
Au rayon de nos cauchemars  
Le Léviathan aux mille bras.

21 novembre 1999

## ENTRÉE DANS BABYLONE

Des trésors précieux affluent dans Babylone!  
Sous la Porte d'Ishtar, les cavaliers barbus  
Aux vêtements pourprés passent tandis que sonne  
Le buccin au milieu d'une liesse impromptue.

Le roi paraît, statue vibrante, insoutenable,  
Divinité d'airain qui dompte les esprits :  
Nabuchodonosor, triomphant, redoutable,  
Bien-Aimé de Mardouk dissout le moindre cri.

Escorté des puissants et rudes lieutenants  
Aux visages remplis d'effrayantes blessures,  
Le roi va s'avancer vers le haut bâtiment,  
Ce monstre fait d'argile, ivre de démesure :

La Ziggourat! Les dieux et ses prêtres terribles  
Acclament le vainqueur du seigneur d'Holopherne.  
Les captifs enchaînés mais dignes, impassibles  
Malgré l'âpre fouet marchent et se prosternent.

Babylone domine! Et le jour résolu  
Écoute le credo des murailles luisantes  
Et le poème accru des jardins suspendus,  
Pour les Dieux fort jaloux une offrande insolente.

Les peuples de ce monde ont sur la bouche un nom  
Celui d'une cité que flatte le Soleil.  
Et Gilgamesh, après avoir franchi les monts,  
Semble être sur l'Euphrate en sa barque vermeille.

11 octobre 1994

## LA MORT D'ANTINOÛS

### *Hadrien*

Adolescent superbe aux prunelles vibrantes,  
Je te contemple, ému ; ta nudité puissante  
Rayonne sur ma couche où rôde l'impatience  
D'un intense horizon ivre de ta présence.  
Tu frissonnes soudain, ton bras palpe le drap,  
Tu m'attends, je le sais, pour un divin combat  
D'amour ; les dieux sont là, témoins du premier jour,  
Ils sont les clairs vainqueurs d'un baiser sans retour.  
Le maître de ce monde où l'été est sublime  
S'offre à toi comme esclave ! Ô désirable abîme !  
Hadrien n'est qu'un homme, un potentat ventru,  
Antinoüs est dieu, un rêve devenu  
La Vie, une lueur étrange, unique, ultime.  
Éveille-toi, amour, vois l'aube qui culmine,  
Goûte à ce jour naissant, loue la fusion sacrée  
De l'esprit et des sens dans la joie qui se crée.  
Mille ans ont bouillonné dans une forge sainte  
Pour que vibre aujourd'hui notre innocente étreinte.  
Ni Platon, ni Zénon n'ont pressenti l'instant  
Où deux libres amants pencheraient hors du temps,  
Vers un symbole ardent ! Ô Grèce que j'invoque,  
Contemple cette chair dont l'art sans équivoque  
S'est peut-être échappé des flammes de Phébus :  
A lui la nuit se heurte : il est Antinoüs !

### *Antinoüs*

Le rêve est-il fini ?  
Le fier matin visite la chambre  
Une fois encore

*BALLADES*

Le soleil me caresse mollement  
De sa ferveur impromptue  
Une fois encore...  
Mais ce soleil est si étrange...  
Que veut-il me dire ?

*Hadrien*

Noble enfant bithynien, un mystère s'éveille  
Avec toi ! Quelle est donc cette mélancolie ?  
Tu me sembles si las, toi que l'aube émerveille,  
Toi dont chaque ruisseau exalte l'harmonie,  
Toi dont l'ample nature attend le tremblement,  
Toi dont la moindre larme effraie le firmament.  
Tu es le préféré des nymphes lumineuses ;  
Ton intime prodige est connu de l'heureuse  
Cypris, d'Hélios, de Tanit, d'Amon Rê,  
A toi j'offre le monde, ô regard vénéré !

*Antinoüs*

Je ne désire pas le monde,  
Je ne veux rien !  
Tout me paraît si vain,  
Même les splendeurs de Thèbes aux Sept Portes  
N'enflamment plus ma rêverie.  
Autrefois, pourtant,  
Chaque écho dans le bois  
Chaque bruit étrange  
S'emparait de moi,  
Mon cerveau délirait,  
J'étais si ingénu.  
Aujourd'hui,  
Que m'arrive-t-il ?  
Est-ce l'ennui et son flot monotone ?

## BALLADES

### *Hadrien*

Que veux-tu, mon aimé? Des rites et des temples?  
Tu les auras bientôt! Tu seras dieu vivant!  
Les cités jouiront de l'œil qui me contemple!  
Et chaque être ici-bas délivrera au vent  
Ce nom rempli d'amour: tu seras immortel!  
Ta jeunesse est déjà soumise à l'Éternel.  
Tes vingt ans orneront de la Gaule à Pergame  
Les frises des autels; et des statues, mon âme,  
Couvriront par milliers les forums, les jardins,  
Tu seras pour l'Empire un feu qui ne s'éteint!  
Baal s'inclinera devant ta chevelure,  
Mithra ou Astarté béniront l'aventure  
De l'ingénu divin qui parvint en ce monde  
Effleurant la clarté pour la rendre plus blonde;  
Athènes, notre mère, abritera sous peu  
Un Chryséléphantin à ton reflet pieux  
Dont Phidias rougira! Dans tout Alexandrie  
Mille stèles loueront un amour infini.

### *Antinoüs*

Tout cela est inutile,  
Notre passion ne suffit-elle pas  
A éblouir l'horizon?  
Les marbres s'écrouleront un jour...  
D'ailleurs, ta parole est folie,  
Tu crois en ma jeunesse éternelle,  
Or, elle se dissipera,  
Elle se dissipe déjà.  
J'ai peur.  
Je t'aime si fort,  
Et tu me vois si grand,

*BALLADES*

Trop grand!  
Et si je n'étais rien d'autre qu'un insecte,  
Une feuille déjà sèche!  
J'ai peur.  
Et pourtant je ne voudrais pas gâcher ce moment  
Où deux cœurs se livrent à la grâce  
D'une passion inaltérable,  
Ne sommes-nous pas devenus le rêve d'une ombre?  
Aujourd'hui, j'ai vingt ans,  
Je suis jeune, certes,  
Mais une terrible sensation s'empare de moi,  
Le fluide qui coule en moi  
S'évapore lentement,  
Inexorablement...  
Or, il faut que notre amour demeure,  
Je voudrais tant ne pas te décevoir!

*Hadrien*

Non, non, tu resteras la jeunesse splendide  
Qu'envie le Panthéon! Ne plonge dans le vide  
De l'amertume, enfant à la noble stature!  
L'irréel a vaincu les anciennes fêlures!

*Antinoüs*

Ton amour est trop fort,  
Il t'aveugle,  
Et moi, je t'aime tant.  
Que faire?  
Je ne veux pas que tu chavires,  
Tu es le maître d'un Empire.  
Ainsi donc, il est temps  
L'idole que je suis à tes yeux  
Doit aller vers son destin;

*BALLADES*

Oui, il est temps,  
Je le sais maintenant.  
Tu vas souffrir,  
Mais ta douleur sera sublime  
Et ta renommée fera le tour de l'univers,  
Tu seras un modèle pour toujours.

*Hadrien*

Qui y a-t-il, mon aimé? As-tu perdu l'esprit?  
Notre saison commence et chaque homme est épris  
De l'espérance issue de notre vision.  
Phébos, Dionysos aiment notre union,  
Oui, nous sommes bénis de la sentence d'or,  
D'un amour violent qui méprise la mort.

*Antinoüs*

Le déclin est plus cruel que la mort!  
J'ai tant réfléchi,  
J'ai consulté les oracles,  
J'ai vu les prophètes d'Amon,  
Les sages,  
Les mages,  
J'ai lu les parchemins d'Alexandrie,  
Les tablettes de Babylone,  
J'ai déchiffré les fabuleux symboles  
Sur les murs vénérables  
Des sanctuaires d'Isis et d'Osiris;  
Le Serapeum s'est ouvert à mon passage,  
Oui, le Double-Pays s'est révélé,  
Grandiose et florissant  
Dans ses lumières et ses ombres divines;  
En Grèce,  
Je suis allé au Portique,

*BALLADES*

Au Jardin d'Epicure,  
J'ai conversé avec des philosophes ardents,  
Ces lèvres d'or  
Qui savent la mesure humaine,  
J'ai compris la destinée de l'Etre...  
J'ai compris notre mission  
En cette époque unique,  
Radiieuse,  
Irréelle,  
Mais je sais aussi que tout passera si vite.  
Je l'ai dit,  
Il est temps...

*Hadrien*

Non, non, Antinoüs ! Ta bouche sibylline  
Me glace de terreur. Ô Hadès, tu dessines  
Le contour des Enfers en ce cœur plein de vie !  
Morbides flux, cessez ! Mon aimé, je t'en prie,  
Poursuivons notre ivresse...

*Antinoüs*

Rien ne saurait durer,  
Amour et allégresse.  
Le temps est toujours vainqueur...  
Seule la pensée subsiste,  
Seul l'idéal  
Dépasse le seuil du présent.  
Soucions-nous de ce que l'avenir  
Se rappelle notre désir.  
Ah, pouvoir figer le bref instant !  
Vœu chimérique,  
Sacrilège !  
C'est pourquoi,

BALLADES

Sereinement,  
A l'apogée de ma beauté,  
A l'apogée de notre amour,  
Au sacre de l'été,  
Au sommet d'une invisible Olympe,  
Je vais rejoindre l'azur  
Et la vie,  
L'authentique vie...

*Hadrien*

Tu veux mourir!

*Antinoüs*

Non, je vais vivre,  
Je te dis,  
Et notre amour va s'élancer vers l'immortalité.  
On parlera dorénavant  
D'Hadrien et du Bithynien  
Comme des amants  
Qui ont transfiguré le monde,  
Pur miracle.  
Ils seront l'aboutissement d'une impression,  
D'une humanité.

*Hadrien*

Hélas, hélas, qui peut retenir cet enfant  
Qui fuit vers le silence? Et si je l'en défends,  
Il partira; mon ordre est inutile, il sait  
Que la divinité le guette. Il est pressé  
D'accomplir son destin en retrouvant le fleuve  
Où passe le secret d'une onde à jamais neuve.

*BALLADES*

Antinoüs

Tu as compris mon désir,  
Je vais accomplir le sacrifice  
Sur l'autel de notre destin,  
Dans la joie,  
Dans la magnificence !  
Sois heureux,  
J'annihile l'échec,  
Je détruis l'ordre fatal  
Qui nous attendait  
Au crépuscule,  
Je livre au mystère  
Nos flamboyants vertiges !  
Maintenant,  
Laisse-moi aller,  
Je veux contempler ce Nil  
Que j'idolâtre,  
Ce berceau des dieux et des hommes,  
Une longue promenade peut commencer.

Sans regret,  
Vers l'aube je m'avance.

6 septembre 1994

## LA CROSSE ET LA LYRE

Apollon, ce bel esprit  
En même temps que dieu  
Gambadait tout joyeux  
A travers les allées du jardin Montsouris.  
Oui, de temps à autre il quittait  
Le socle de sa statue.  
Pour flâner dans Paris,  
Merveilleuse cité,  
A travers ses boulevards et ses rues.  
Le dieu, cette beauté  
Adorait cet endroit,  
Où il pouvait tout nu  
Se promener en toute liberté,  
Ou du moins je le crois.  
En hiver, cependant, il arborait  
Une feuille de vigne  
Et même une toge pourprée  
Qui le rendait fort digne.  
C'était un dieu quelque peu au chômage  
Depuis quelque dix-sept cents ans  
Mais pour cet esprit volage,  
Cela n'était pas très important.  
Authentique cigale,  
Armée d'une cithare,  
Il chantait pour le régal  
Des jeunes filles au teint un peu blafard.  
Mais les adolescents effarouchés  
A la bouche fruitée,  
A la chair d'airain  
Lorsque venait l'été  
Lui inspirait de bon matin  
Des hymnes recherchés.

*BALLADES*

Il est vrai que l'ardeur masculine  
Était son mignon péché.  
Oui, leur grâce mutine  
En un éclair l'envoûtait  
Et sa lyre divine  
Pour toute l'éternité  
Leur dédiait ses vers les plus intimes.  
Cela était plaisant,  
Mais quelque puritain  
S'offusquait  
Devant un tel entrain.  
Et sa tenue provoquait.  
(Il était trop dévêtu).  
Notre brave dieu ne se croyait rien moins  
Que dans l'Antiquité  
Quand la vertu  
Ne se mesurait point  
Au mètre de tissu.  
Un jour, un évêque fort maigre  
Fit au bel Apollon  
Un terrible sermon  
Qui tourna au vinaigre.  
«Quelle tenue, ma foi,  
Connais-tu les saintes lois,  
Et tous les interdits.  
Vois comment tu t'affubles,  
Une feuille ne suffit.»  
Et l'évêque lui tendit  
Sa superbe chasuble.  
Mais le dieu naturiste  
Refusa le don  
Et le dévot, montrant un crucifix  
Incrusté d'améthystes,  
Lâcha: «Implore de Lui  
Le pardon.

*BALLADES*

— C'est assez ! dit Apollon.  
Il m'a déjà tout pris !  
A cause de Lui  
Je ne suis plus qu'un pauvre vagabond.  
Aussi, je resterai à mon aise,  
Ne lui en déplaise ! »  
Et d'un bond,  
Il rejoignit le socle de sa statue,  
Ôta sa feuille incongrue,  
Puis imagina la plus voluptueuse  
Des poses  
Devant l'évêque à la mine furieuse.  
Soudain, sa chair tendre et vermeille  
Redevint marbre auprès des roses.  
Dès lors, il attendit qu'une aurore clémente  
Accueillit son éveil  
Dans une époque plus charmante  
Où la crosse tenue par des diables austères  
Ne lui ferait regretter le sommeil  
Et le rêve imprudent d'une Olympe sur terre.

23 novembre 1999

## LOHENGRIN

Quand le remord dessine  
Ses fantômes obscurs  
Je pense à Lohengrin,  
Vainqueur de nos injures.

Lohengrin, l'artisan  
Du pardon intégral  
Dans un astre luisant  
Qui ressemble au saint Graal.

Lohengrin, l'évidence  
Qui signe sur l'aurore  
D'un mot: la conscience,  
Quand la haine s'endort.

Esseulé de vertu,  
Au cœur de la nature,  
Sans doute est-il vêtu  
D'une cape d'azur.

Il viendra, je le veux,  
Faisant du noir murmure  
Où se brisent mes vœux  
La voix colorature.

Je sais que par magie,  
Il peut, ce doux sorcier,  
Chanter mon élégie  
Trop longtemps résignée.

Certes, je suis l'indigne,  
Mais près de la rivière

*BALLADES*

Je guetterai le cygne,  
Serviteur de lumière.

Prince, je t'en supplie,  
Sors de la miniature :  
Mon trouble s'abolit,  
J'attends ton aventure.

Et déjà la nacelle  
S'approche du rivage  
De mon âme rebelle,  
Après un long voyage.

Quand le remord dessine  
Ses fantômes obscurs  
Je pense à Lohengrin,  
Vainqueur de nos injures.

1<sup>er</sup> juillet 2000

## CAPRICCIO

Pendant qu'au clair de lune un amant se recueille,  
Dans un douillet boudoir une comtesse accueille  
Le poète crotté, le musicien pédant  
Dont l'exquis badinage est constamment galant.

On babille, on se pâme et l'esprit se prélasse ;  
A quoi bon s'émouvoir du temps qui passe, qui passe...  
Aujourd'hui, c'est un charme aux contours rococos  
Que goûte le manoir aux libertins échos.

Un Fragonard évoque un amour qui se grise :  
Au fond d'un baldaquin, le baiser s'éternise ;  
Et pendant ce temps-là on lit, fort indolent,  
Un billet parfumé que fait trembler le vent.

Le discours venimeux toujours on lui résiste ;  
On malmène quiconque est un sire trop triste ;  
On pense, on danse, on chante en ce salon taquin  
Où la belle rayonne à son beau clavecin.

Depuis tout s'est usé, notre comtesse est morte.  
Notre belle éclairée et sa brillante escorte  
Ont quitté doucement le reflet du miroir  
Où tout le gai savoir se contemplant le soir.

Ménalque s'est enfui : sa broderie rebelle,  
Digne de Chérubin, ne caresse plus celle  
Dont le portrait subtil, hélas inachevé,  
Sourit aux ingénus de son siècle rêvé.

Janvier 1994

## LE CARNAVAL DES TRÉPASSÉS

### I

Le carillon résonne! Une brume fétide  
Couvre les crucifix d'un vaste cimetière  
Tandis que l'on entend les opaques prières  
De la bise irascible, envoûtante et putride.

De-ci, de-là, la nuit dit à chaque tombeau :  
«Les maîtres de ces lieux vont bientôt pénétrer  
Dans l'épave des fous aux ténébreux attraits  
Car l'instant est au propice au grotesque sursaut.»

Et le festin commence, et ce, jusqu'au matin :  
Les dépouilles rompues sur les tombes claquent,  
La vieille paysanne hoquette et castagnette  
Une bourrée sinistre. Et bientôt, tout est plein

D'ossements gigotants parfumés à l'encens.  
Cette gothique armée s'endiable et s'encanaille  
De rires saccadés, d'enlacements craquants,  
Pour livrer à la nuit une vaine bataille.

Des ménestrels rejouent un mystère en désordre ;  
Satan passe, il ricane, il rugit, il vient mordre  
Le temps pendant que le chant des humiliés  
Se mêle aux clapotis des rotules déliées.

«Amusons-nous», défie un immense squelette,  
«Entonnons du Veau d'or la verte chansonnette,  
Nous sommes tels des gueux misérables et nus,  
Peste nous a fauchés d'un coup, sans retenue.»  
Tous ces crânes rugueux s'embrassent ardemment,  
Puis le flot vert-de-gris s'avance vaillamment

*BALLADES*

Vers ces autres quidams délivrés de la terre  
Qui époussettent fort leurs grammes de poussière.

On fait même un concours de belles silhouettes :  
Exclus les estropiés aux os remplis de fentes,  
Seules sont exhibées les grâces maigrelettes,  
Les jeunes trépassés, les robustes charpentes !

La nuit, tout est permis pour nos morts si vivants :  
La donzelle qui baille en sa blanche chapelle  
Peut tromper son époux, s'esquiver du gisant  
Et rejoindre un Tristan qui rauquement l'appelle !

Le banquet se poursuit : des cadavres divers  
Discutent de leur mort, de la santé des vers ;  
On enlève ses dents de la mâchoire usée ;  
On visite l'enclos des morts comme un musée.

Mais la nuit se fatigue et les tristes lueurs  
Sortant de l'os moisi ne sont plus solitaires :  
Le jour va s'étirer, les orgues vont se taire.  
On ferme le tombeau, adieu tibia danseur !

26 janvier 1994

## II

Soudain un bruit  
Résonne en ce château humide et fort austère  
Où les ombres s'allient pour recréer l'Enfer.

Soudain la nuit  
Et le parfum mesquin d'un spectre paresseux  
Diffuse son frisson dans les antres poisseux.

Oui, le démon s'éveille en son lit tout fumant!  
Est-ce dans un habit de feu ou vert-de-gris  
Que va surgir celui que l'on nomme Satan?  
Là-bas dans la forêt d'épouvantables cris  
S'amplifient; on entend le hibou, la chouette.  
Sur la montagne chauve un sabbat misérable  
Et des noces impies provoquent des tempêtes:  
Et la mort se soulève en un vent implacable.  
C'est la nuit sépulcrale où le cercueil crépite  
Où l'on souille de soufre une eau qu'on croit bénite.  
Une main fort livide est posée, vengeresse,  
Pour imposer sa loi, bafouer la sagesse.  
Les manoirs sont hantés, et que de portes claquent!  
Une averse glacée forme de troubles flaques;  
Les éclairs dans le ciel, ces signes diaboliques  
Disent aux villageois que des anges lubriques  
Vont livrer à la nuit une sombre bataille,  
Un absurde combat et profiter des failles  
Du monde qui s'endort. Quel instant fantastique  
Qui rappelle sans doute une page biblique.

Du sommet de la cime on voit l'aigle qui passe;  
Le ciel est un cloaque et les corbeaux croassent.  
Des grenouilles gonflées dans les mares coassent.

## BALLADES

Le doux miel est tourné; la raison se tracasse  
Car le Bien souffreteux plonge dans la mélasse.  
L'azur est immolé! Des monstres de ferraille  
Planent dans l'horizon où l'étoile défaille.  
La nuit putréfiante est un vrai cimetière  
Dont les tombeaux brisés par de viles prières  
Laissent voir la sortie des squelettes moisis  
Qui crient: «A nous à nous, toutes les fantaisies!»  
Et les voilà bientôt armés de leurs tibias  
Qui dévalent la plaine et rêvent de razzias.  
C'est la folie gothique et l'éclat de Goya!  
Adieu prairies fleuries! Adieu les gardénias!  
Salut ô Belzébuth, Lilith ou Osiris!  
Sur vos autels pluvieux débute un sacrifice  
En votre nom sanglant, fascinant et propice  
A l'horreur! Ô démons, divinités du vice,  
Dirigez la cohorte immonde des squelettes  
Vers le bourg apeuré aux maisons refermées.  
En jonglant dans le rire avec des côtelettes,  
Ils dominent la rue, fortement animés  
Par le désir aigu de prendre le pouvoir  
L'espace d'une nuit. Ils désirent la gloire  
Une gloire en lambeaux; ayant comme attributs  
Leurs crânes vermoulus, leurs haillons absolus,  
Leurs songes exhalant un parfum sulfureux,  
Leurs chairs décomposées, leurs restes de cheveux.  
Armée épouvantable aveuglée de vermine,  
Triomphez, vite triomphez car le jour se dessine.

Une lueur soudain et c'est la débandade,  
Ô pathétique fin de l'infecte parade!

Adieu ballet noir des squelettes,  
Adieu puantes silhouettes,  
Adieu ô mâchoires muettes;

*BALLADES*

Prenez gris-gris et amulettes  
Et vite retournez au fond de vos fossettes !  
Et rendez-vous à l'Apocalypse, peut-être.

14 décembre 1996

## TROUBADOUR

### I

La gente damoiselle en quête du bonheur  
Et vivant dans l'ennui d'une existence vaine,  
Aimait un chevalier, d'un tournoi le vainqueur;  
Un jour, il s'en alla en des terres lointaines.

Puis, tout rempli de gloire et de saintes blessures,  
Ce preux, ce pourfendeur de l'Infidèle impur,  
Retrouva sa Morgane et en perdit la vie,  
Qu'advint-il de la belle?  
Elle mourut aussi!

### II

Un poète à genoux, une belle en sa tour  
Qui goûte à une aubade et au chant de l'amour.  
Or, le châtelain veille, il gifle la donzelle,  
Il prend son cimenterre. «Adieu la ritournelle!»

Dit Chrétien qui s'enfuit. «Etre le troubadour  
Alangui, songe-t-il, c'est fini pour toujours!  
Je ne suis point marry, nenni me faire occire  
Par ce maraud de père et souffrir le martyre!»  
Tous ces rondeaux offerts à tant de cous de cygne,  
Trop peu pour cette lyre; et cela n'est point digne  
D'un génie. Par bonheur, Nostre-Dame, des cieux,

Dans sa robe si blanche aux éclats radieux  
L'invite à détourner de la belle ses yeux  
En immortalisant une autre belle: Yseult.

## DÉBACLE ?

### *Le poète*

Selon toi  
Qui as connu l'effroi  
De ce siècle,  
Il n'y aurait plus qu'un seul avenir :  
Le pire ?

### *Le vieillard*

Tout s'est arrêté à Auschwitz !  
L'homme,  
L'espoir,  
L'ombre elle-même,  
S'est arrêtée ici !  
Après cela,  
Tout est dérisoire,  
Tout est à refaire.  
L'angoisse fuse,  
La beauté se renie,  
La pensée crie  
Et l'âme épuisée  
Refuse  
De lutter  
Et veut s'éteindre.  
A quoi bon !  
Dit-elle,  
Il est trop tard,  
L'homme est damné,  
Auschwitz est le départ  
D'un calvaire inné,  
La fin de l'art.  
L'espérance

BALLADES

N'est plus qu'une démente  
Puisque le crime absolu  
S'est mis à nu ;  
Et le poème est incongru.  
Le mal est triomphant,  
Vois-tu,  
Il retentit  
De son perfide olifant.

*Le poète*

Certes, le passé est une sanglante aventure :  
Mais le temps peu à peu la rature.  
De quel droit faut-il étouffer cette muse  
Qui n'inspire que la joie,  
Malgré les nuits confuses  
Écoutons cette voix !  
Elle indique le chemin  
De la Vérité  
Que l'Homme,  
Un beau matin,  
Peut emprunter.

*Le vieillard*

Fou que tu es !  
On sait que l'homme n'a pas compris,  
Il ne comprendra jamais,  
Il aime hurler la nuit  
Et crucifier l'amour  
Et détruire toujours,  
Plaisir sans nom.  
Ô Hitler,  
Dans ton fumier pervers  
Exulte donc,  
Tu le peux  
Devant nous, pauvres gueux !

*BALLADES*

Oui, ta rauque parole  
Dégringole  
Des cieux,  
On t'acclame  
On te réclame,  
On t'adore encore,  
On va te sacrifier  
De nouvelles victimes,  
Pieds et mains liés  
Sur l'autel du crime.  
Ô histoire,  
Tu poursuis ton étrange labeur  
De boue et de peur,  
Tranquillement,  
Tuant de nouveau  
La poésie  
Chaque jour  
Creusant des tombeaux  
La nuit  
Dans de sinistres cours.  
Les vautours reviennent!  
Des pluies diluviennes  
Nous saluent et nous narguent.  
Il fallait bien que tout recommence!  
Le cycle mortel s'avance  
Et l'ignorant lui fait sa révérence.

*Le poète*

Sommes-nous impuissants  
Devant ce crépuscule  
Devenu majuscule?  
Ah! Jusques à quand  
Devrons-nous alors subir,  
Sans réagir  
Le pas des géants!

*BALLADES*

Bon sang,  
Nous en savons pourtant  
Tellement  
Sur ce que nous sommes,  
Les fauves sont là, certes,  
Mais les dompteurs sont alertes  
Nous pouvons lutter à l'aise,  
Il y a tant de gens  
Qui jamais ne se taisent!  
Car ils ont la force de la plume  
Et de la volonté la puissante enclume!

*Le vieillard*

Ta candeur me toucherait-elle encore!  
Incorrigible que je suis!  
Resterait-il un peu de jeunesse  
Dans ce cœur déchiré?  
Oui, rien n'est bon pour l'être qui s'endort  
Sur des pensées obscures!  
Oui, malgré ma vie pleine d'injures,  
Tu as raison, continuons  
A croire en la saison  
Prochaine de la communion  
De l'homme et de la raison.

*Le poète*

Alors, Espoir, encore notre frère?  
Ô vieillard, il ne faut plus nous taire!

Reviens-nous vite Voltaire!

17 novembre 1994

## LA FIN DU CHÂTEAU NOIR

Les murs terrifiants du grand manoir impur  
Vacillent au reflet d'une transe d'azur,  
Teinte du renouveau, lueur dans le ciel gris  
Qui contemple le spectre irrité des soucis.

C'est le grand château noir!

Puis, la masse dantesque aux quatre tours géantes,  
Victime de la foudre aux flèches outrageantes  
S'éboule au plus profond d'un abîme rougi :  
Bientôt, le fauve éclat de l'horizon surgit!

Adieu, ô grand château noir!

Lumière du matin, ô songe transparent,  
Tu es venu briser le malheur apparent  
D'un esprit torturé par la sombre mémoire :  
Tu as redonné vie à ce cœur dérisoire.

Aussi ne reviens plus, toi, le grand château noir!

DESCENTE AUX ENFERS POUR  
LA POÉSIE CONTEMPORAINE

Revenons en arrière: en avril dernier s'est tenu le Printemps des poètes, manifestation dorénavant devenue rituelle et dont on sait qu'elle se donne pour mission de réveiller un genre littéraire jadis essentiel dans les sociétés humaines: la poésie.

L'attention que lui portent depuis peu les pouvoirs publics est à un certain égard très louable. Malheureusement ce n'est pas en vitaminant un grand malade qu'on va pour autant le guérir. Car la poésie française va mal, très mal et les onguents ministériels n'y pourront rien.

Non, je ne suis pas un prophète de mauvais augure, ni un amateur de scoops catastrophiques! Car il ne faut pas faire un grand effort pour voir la réalité en face. Rappelons que les ventes de recueils poétiques sont en chute libre depuis déjà très longtemps, les derniers grands succès en date étant dans les années cinquante *Paroles* de Prévert et les *Yeux d'Elsa* d'Aragon devenus aujourd'hui à juste titre des classiques appréciés.

Certes, pour expliquer ce déclin apparemment inéluctable, on continue d'accuser le public de manquer d'ouverture d'esprit (l'argument est classique, facile et quelque peu méprisant!). De plus, on vilipende tous ceux qui tentent de réfléchir un peu sereinement sur l'indifférence générale qui caractérise le fait poétique. Preuve en est encore la publication, il y a deux ans, d'un article dans *le Magazine littéraire* (et il est loin d'être le premier du genre!) où d'un simple coup de plume et avec une mauvaise foi évidente, en taxant les sceptiques de réactionnaires impénitents (le disque n'est toujours pas usé!) on a balayé les quelques objections faites à l'égard du dogme littéraire contemporain que la poésie, pour son malheur, expérimente sans doute le plus douloureusement du monde.

La poésie française contemporaine! Décidément vaste sujet de méditation! C'est pourquoi en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, après tant de décennies de bouillonnements et de bouleversements culturels

intenses, il m'a paru judicieux avec un œil marginal que d'aucuns qualifieront de provocateur, voire d'infâme, d'émettre quelques opinions qui pourront contribuer, malgré leur humeur, à une réflexion générale sur les tendances littéraires de notre temps.

D'emblée, disons-le franchement, douter des tendances de l'époque où l'on vit, c'est toujours marcher sur un terrain brûlant : énoncer des réserves même légères sur les idéaux artistiques contemporains qui ont acquis une légitimité incontestable dans les esprits, c'est s'exposer à bien des foudres. Il est vrai que de tout temps il en fut ainsi, reconnaissons-le. Mais nous sommes dans un pays normalement affranchi de tous les carcans et de tous les tabous et la liberté de s'exprimer devrait y être évidente. Et pourtant, le fait de ne pas avancer dans le sens de la troupe est tout aussi difficile que dans les temps de censure. Bien entendu, dans nos sociétés démocratiques, l'expression d'une idée un peu différente ne subit pas d'interdiction brutale ; non, elle est simplement adoucie, canalisée au nom du consensus qui nous régit afin d'être rendue publique avec ce maximum de précautions qui en dénature finalement le contenu. N'oublions pas aussi la force de l'autocensure et l'auto culpabilisation des auteurs de tous poils dès qu'il s'agit de remettre en cause la « pensée unique » qui accable non seulement la vie politique et économique mais également le monde littéraire. Les tracasseries inhérentes à la critique des préceptes dominants demeurent par conséquent vivaces et leur efficacité est redoutable, nous l'examinerons plus loin.

Revenons à la poésie : Il est à noter qu'elle incite beaucoup moins à la polémique que d'autres genres littéraires car elle ne touche que discrètement le public. Elle est en quelque sorte le parent pauvre de la littérature (hélas !) et elle n'intéresse aujourd'hui qu'un nombre limité de personnes initiées (trop ?) ; cette élite qui s'adonne encore modestement à la lecture de ce qui est devenu, à mon avis, de factices exercices de style, se rétrécit d'ailleurs comme une peau de chagrin car la lassitude guette. Peu médiatisé donc, devenu pour beaucoup de gens même cultivés synonymes d'ennui et de « prise de tête », le fait poé-

tique subit la plus grande désaffection de tous les temps. En France (c'est un peu différent dans certains pays d'Europe), si ce déclin se poursuit à ce rythme inquiétant, plus aucun Français ne ressentira d'ici peu le besoin de lire la poésie de son temps ; seuls les classiques indémodables et ressassés, ceux qu'on étudie en classe et pour lesquels une sensibilisation persistera tant bien que mal (on peut rêver !) auront encore les faveurs de la mémoire collective. On lira les poètes d'autrefois avec une pieuse déférence, comme les témoins d'un genre devenu anachronique ; dès lors, la pratique de la poésie prêtera à sourire surtout si les laborantins de la prochaine génération poursuivent dans le même sens qu'aujourd'hui leurs fumeuses investigations qui font pencher leur art davantage vers l'abîme du ridicule que vers la cime de la beauté.

Que de poètes ! Beaucoup de gens à l'ego très prononcé (mais après tout, soyons justes, qui ne l'a pas et votre serviteur ne l'a pas moins que les autres !) s'improvisent poètes et publient le plus souvent à compte d'auteur des œuvres dont l'oubli est déjà planifié avant même que l'encre des pages ne soit sèche ! Quant aux revues qui se veulent à la pointe de l'avant-gardisme culturel, elles ouvrent volontiers leurs portes à ces jeunes novices des Muses tout au moins dès que leur illisibilité (révélateur selon le schéma actuel dominant de leur talent poétique) s'avère plus troublante mais aussi plus creuse encore que celle de leurs immédiats aînés.

Faut-il donc accuser cette abondance d'artistes responsables d'un nivellement par le bas de la production littéraire ? La cause du « coma » poétique propre à notre époque serait-il l'incommunicabilité désespérée et vaine dans laquelle s'enfonce une infinité de poètes sans message mais — soyons indulgents — pas toujours faux dans leurs élans, leurs épanchements, leurs bizarreries (fatalement convenues) et qui copient presque avec une touchante bonne volonté les codes de la pseudo-modernité poétique ? Cela est vrai en partie. Si seulement les poètes ouvraient un peu les yeux et comprenaient enfin que la nébulosité verbale ahurissante qu'ils croient gages de

leur originalité n'est pas une garantie pour bien écrire. Il serait temps que des gens pour la plupart intelligents et cultivés sortent de cette étrange hypnose de la modernité qui les empêche, contre le bon sens commun, de se démarquer de la fumisterie littéraire ambiante devant lequel ils s'inclinent en croyant faire le bon choix. «Tout le monde écrit comme cela, ai-je entendu dire, vouloir être poète c'est suivre les tendances sous peine d'écrire dans la forme vieille,» ai-je entendu dire en reprenant, soit dit en passant, un lieu commun rimbaldien. A la vérité, belle preuve de servilité de la part de gens qui prêchent l'anticonformisme et l'originalité avec outrance.

Que dire aussi du «métier» poétique souvent très déficient de nos poètes. Bien sûr, on m'objectera que la poésie n'est plus une affaire de règles et de techniques et que l'inspiration suffit! Mais ces appels à la liberté du créateur, très séduisants à première vue sont à mon avis totalement démagogiques et souvent utilisés en vue de faire accepter les pires aberrations de langage. Bien entendu, la méfiance que j'éprouve vis-à-vis d'une certaine radicalité selon moi déstabilisante et sans issue proposée par l'idéal poétique contemporain, peut choquer bien des tenants du nouvel académisme culturel qui me traiteront de suppôt de Boileau ou de Malherbe. Mais j'ai le sentiment, voyez-vous, que la poésie est un art qui ne s'acquiert qu'après de longs et pénibles efforts stylistiques autant que spirituels. Comme au cinéma, la poésie est aussi une technique qui n'est pas avare en effets spéciaux du moment qu'ils ne nuisent pas à la sincérité du propos.

Avouons-le: la stérilité de la poésie contemporaine est largement favorisée par un environnement culturel très aliénant qui imprègne indubitablement les esprits. En effet, l'idéal poétique d'aujourd'hui porte aux nues la déstructuration systématique de la langue en vue d'en extraire la substantifique moelle ce dont, rappelons-le, on se moquait comme d'une guigne au moins jusqu'à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les combinaisons verbales, «l'alchimie du verbe» intéressaient peu les poètes: l'idée «bellement exprimée» passait avant tout le reste. Or, depuis Mallarmé et Rimbaud que je considère

comme les phares de la soi-disant modernité (dont nous sommes aujourd'hui les héritiers et dont l'omniprésence agaçante se prolonge plus qu'il ne faudrait); depuis surtout que ces idées littéraires ont été consolidées par les surréalistes qui se sont arrogé le monopole de la modernité, la poésie française, pourtant la plus éprise de clarté et chantre du classicisme (parfois même, avouons-le, jusqu'à l'excès, même encore à l'époque du Romantisme) s'est transformée radicalement. Certes, ce fut à l'origine une saine révolution poétique: le prosaïsme et l'aspect ronflant des faiseurs d'alexandrins embourgeoisés (Coppée, Laprade, etc.) appelaient une vive réaction et la plongée de la poésie vers d'autres eaux, celles du mystère et du symbole, de l'incommensurable et de la musicalité. Le lyrisme d'un Baudelaire, d'ailleurs si classique dans son style (bien plus que le Hugo de l'exil par exemple, n'en déplaise aux prêtres de la modernité qui le placent dans leur panthéon aux côtés d'un Rimbaud qu'il aurait sans doute exécré), l'indéniable sonorité verlainienne éblouirent la poésie française: explorer les mots, sonder les rives de la fantaisie jusqu'à des profondeurs enivrantes fut une sorte de mission où s'engagèrent les artistes. Ce fut exaltant: moi-même, à l'époque, face à l'ineptie des poètes plus ou moins officiels, je me serais probablement engouffré dans cette brèche lumineuse.

Mais avec le recul, cette démarche si exaltante et neuve et qui a produit de merveilleux poètes comme Apollinaire était finalement porteuse de la crise (le mot selon moi n'est sans doute pas assez fort) dans laquelle se débat aujourd'hui la poésie française qui a perdu sa saveur, sa richesse et par conséquent son rayonnement. Les idiomes qui ont paru sublimes à la fin du siècle dernier apparaissent de nos jours paralysants avec toutes leurs limites et leurs fausses bonnes intentions. Soyons francs: qu'est devenue la poésie en France depuis qu'elle a renoncé de manière schizophrénique à l'harmonie qui faisait sa gloire afin de suivre le chemin tortueux et ingrat de l'illisibilité absolue, conséquence de la mise en pratique jusqu'à l'excès, voire jusqu'à l'absurde des recommandations prétentieuses d'un Rimbaud? Que dire encore de la pseudo remise en question perpétuelle des

normes littéraires, en vérité poudre aux yeux magistrale. Il suffit de parcourir les pages de maintes revues de poésie contemporaine pour se rendre compte à quel point les textes qui se prétendent ouverts sur l'avenir sont d'une affligeante uniformité n'étant que les succédanés des grands modèles établis voilà près de quatre-vingts ans. Certes, on nous dit qu'un foisonnement de tendances toujours plus modernisantes dans leur forme et leur inspiration sembleraient éclore presque tous les ans en France. Mais à la lecture des œuvres des nouveaux «espoirs» de la poésie, force est de constater que les mêmes standards d'écriture les caractérisent et que leurs prétendues ruptures poétiques (leur nombre ferait plutôt douter de leur importance) sont à mille lieues de celles qui ont marqué le XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>.

Résumons-nous : tout poème qui ne satisfait point au dogme de l'hermétisme, source de beauté dans l'imaginaire contemporain, est soupçonné de prosaïsme et ne peut être authentiquement poète. Or, messieurs les censeurs, on peut être un artiste d'aujourd'hui en écrivant en alexandrins aussi bien qu'en vers libre ; on peut être plus personnel en se mouvant dans une forme héritée d'autrefois (le sonnet par exemple) qu'en se «nombrilisant» avec la ponte de textes échevelés, qui se donnent une allure d'autant plus profonde qu'ils n'en sont que plus insipides. S'agissant de quelques poètes reconnus et dotés indéniablement de talent, on constate cependant leur incapacité à exprimer complètement leur richesse intérieure puisque l'incompréhensibilité de la forme est de rigueur et que leurs poèmes ne livrent aucun repère susceptible d'aider un tant soit peu le lecteur dérouté. A de telles dispositions qui donneraient à leurs œuvres chaleur et émotion, ils offrent une fin de non recevoir de peur d'être taxés de conservatisme. La rupture est donc consommée entre le poète qui est devenu son unique lecteur et le public égaré qui s'ennuie et finalement décroche.

Hélas, les poètes sont tous persuadés que la poésie n'est qu'une expérience de laboratoire : gâchant de ce fait un talent peut-être réel,

ils se lancent dans des investigations intellectuelles souvent douloureuses en même temps qu'inutiles. Car il faut toujours repousser plus loin les limites de ce malheureux langage que l'on triture à souhait afin de satisfaire aux exigences du Moloch culturel à la mode. Et pourtant, la sincérité d'un message n'en serait que plus belle et émouvante à travers une simplicité sans scories, fraîche et ne reniant point artificiellement et à toutes volées la tradition littéraire et cela, au nom d'un anticonformisme de façade devenu institutionnel. La Fontaine n'avait pas honte de ses imitations, de ses emprunts et pourtant quel poète éblouissant ! Non, il faut qu'un poète n'ait plus honte de subir les influences de ses grands aînés et de se ressourcer sur des sentiers autres que ceux explorés déjà par Rimbaud et les Surréalistes. La véritable originalité d'un auteur ne se trouve pas dans la recherche perpétuelle de l'originalité : ce serait même sa négation dans certains cas. En voulant faire du neuf à tout prix, le naturel expire le plus souvent et n'aboutit qu'à tourner sur soi-même vainement. Comme en musique, sa consœur, la poésie se sclérose dans la quête et la contemplation désespérée du vide.

Nous vivons en fait sous le règne d'une époustouflante fiction littéraire où tout n'est plus que pauvreté, bruit et ascétisme. Happés par une obscurité verbale ahurissante, les poètes sont devenus tristes comme des bonnets de nuit. Quant aux maîtres à penser ils sont d'une intolérance bien pire que les critiques littéraires guindés du siècle dernier tel ce Sainte-Beuve longtemps honni et pourtant plus ouvert qu'on ne l'a dit. A l'instar du terrible et malsain André Breton, les nouveaux philistins écartent d'un trait de plume terriblement efficace tout manquement à l'art officiel dominant.

Et pourtant, la poésie du XX<sup>e</sup> siècle, après les remue-ménage laborieux, parfois exaltants des quarante premières années qui vont de la mort de Mallarmé à la fin des années trente aurait pu prendre une voie toute différente que celle de la recherche infinie, de l'automatisme, bref de l'exercice de style, et surtout de l'hermétisme. En effet, dans de tristes circonstances (la guerre, la débâcle, l'Occupation),

les poètes désemparés ont donné à la poésie de ce siècle «de feu, d'acier, de sang» ses lettres de noblesse : d'Aragon à Prévert, du dernier Max Jacob à Éluard, tous les poètes issus ou non du Surréalisme, réapprennent une nouvelle et sublime simplicité, renouent avec une certaine tradition et composent durant ces cruciales cinq années de douleur leurs plus beaux poèmes de luttés et de larmes. La Résistance fait naître en son sein quelques auteurs éminemment sincères qui retrouvent les accents des plus grands auteurs de jadis sans pour autant sacrifier leur profonde originalité. Hélas, une fois la guerre terminée, cette embellie du langage poétique née de la Résistance et qui réapprenait la lisibilité tout en faisant sien les acquis de la génération précédente, ce retour à ce qu'on a pu appeler un classicisme (dans le sens d'équilibre de la forme qui n'était pas forcément héritée d'autrefois, loin s'en faut!) auront vécu au profit de la chimérique recherche d'idiomes verbaux les plus farfelus. Le démon de la «modernité à tout prix» resurgira et verra triompher la poésie filandreuse de Saint-John Perse et le désert doré (mais désert quand même) de René Char, stade suprême de l'hermétisme mallarméen. Plus près de nous ne parlons pas de la poésie «minimale» ou «minérale» (le terme est bien choisi) d'André du Bouchet, qui a résolu le problème du style en n'en ayant aucun! Quelques malheureux mots sortis de je ne sais où et se battant en duel suffisent au poème! Paresse ou degré zéro de la poésie?

Étrange réflexe désormais bien rôdé que celui où l'on explore avec délectation, semble-t-il, toutes les possibilités qu'offre le langage avec pour résultat final une masse de textes qui ne sont que de pâles copies conformes de Mallarmé ou de Rimbaud, les indestructibles piliers de notre poésie contemporaine dont la fascination quasi obsessionnelle, je le répète, n'en finit pas de faire des ravages dans le monde poétique contemporain. Car l'artiste d'aujourd'hui ne se projette que dans le seul avenir en essayant le plus possible de faire abstraction des acquis du passé (sauf de ceux des poètes précédemment cités) et même de l'immédiat présent ce qui ne peut s'accomplir que dans la douleur, le doute, l'insatisfaction : sentiments plutôt naturels pour un poète, me

dira-t-on, mais à considérer les maigres résultats consécutifs à cette quête à première vue louable («de la souffrance naît la lumière»), on est en droit de conclure: «A quoi bon, tout ça pour ça!» Et quant à la joie que devrait impliquer toute création, elle est inexistante, voire bannie par les nouveaux concepts littéraires. La poésie se doit d'être écorchée, criarde, hurlante. Or, on peut exprimer les déchirements, l'horreur, la névrose autrement qu'à travers des lignes invertébrées à la manière d'Artaud. En guise d'explication (sans doute sommaire) de cet état de malaise affectant la poésie en même temps que toutes les autres formes littéraires, l'idée que le monde déboussolé n'est pas encore sorti de la torpeur issue des soubresauts politiques et de l'atmosphère d'hystérie tragique qui a caractérisé l'ensemble du vingtième siècle.

Ainsi donc, nous voyons des poètes qui déversent leurs écrits plus flous les uns que les autres dans une vaste et effrénée compétition: c'est en effet à celui qui se révélera le plus «iconoclaste» dans sa manière de traiter le langage que sera remise la palme si convoitée de l'insaisissable modernité. Cette course folle s'effectue sous le regard indifférent du public (comment pourrait-il en être autrement?) qui tend de plus en plus du fait du tapage incessant du milieu intellectuel dominant que la poésie n'est en tout et pour tout qu'une quête de l'abstraction pure. Or, ce même public, qui, ne l'oublions pas, conserve toujours un besoin de rêve et donc de poésie ne trouve à se satisfaire qu'à travers la chanson (celle de qualité, cela s'entend!) qui a repris tout à la fois le lyrisme, la révolte et le message universel de la poésie, celle-ci ayant cru bon par la voix de ses nouveaux prophètes de rompre avec des thèmes qui autrefois faisaient sa spécificité intrinsèque.

C'est pourquoi nous pouvons dire que la poésie française contemporaine vidée de sa substance, de son mystère, de sa profondeur, bref, de son charme s'apprête à périr corps et biens tout au moins en tant que genre littéraire lu. Pendant ce temps, les tenants de sa désolante spécificité ne cessent de minimiser à coups d'articles définitifs

et parfois violents (contre leurs quelques malheureux adversaires) ce naufrage littéraire sans précédent.

Hélas, ne nous voilons pas la face : les prétendus avant-gardistes qui nous tiennent aujourd'hui la dragée haute ont bel et bien triomphé des résistances des gardiens du temple de la Tradition qui s'étaient eux-mêmes déconsidérés par leur conservatisme outrancier ! Cette victoire est désormais acquise. Normalement, ils devraient dormir sur leurs deux oreilles : ils monopolisent, comme je l'ai dit, la majeure partie des revues poétiques actuelles dont la multiplicité est inversement proportionnelle à l'intérêt qu'elles suscitent. Or, on remarque combien ils se sentent encore à l'intérieur d'une citadelle assiégée. Tels des parvenus désormais bien établis mais encore marqués par les rudes combats d'antan menés pour affirmer leur domination, ils condamnent vigoureusement tout manquement à la doctrine poétique devenue officielle. Moi-même qui vous écris j'en ai fait les frais de manière inattendue. Que je vous raconte mon aventure qui est tout à fait typique.

Donnant à lire quelques textes bien inoffensifs à un grand régisseur de la nouvelle académie poétique, directeur de la prestigieuse Maison de La Poésie à Paris, quelle ne fut sa réaction à leur lecture, réaction comparable à celle d'un religieux d'autrefois choqué par un acte de sacrilège ! Stigmatisant mon hérésie qui était celle d'écrire encore en strophes et en vers (et qui plus est en vers rimés !) je fus taxé « d'antipoète » et d'auteur pataugeant dans une dangereuse « falsification littéraire ». Je sentis (et là, ma modestie fut mise à mal, je vous l'avoue) à quel degré l'homme semblait ébranlé dans ses convictions esthétiques par le seul affront du poète inconnu que j'étais. Mais j'ai vite compris que ce comportement excessif était tout à fait révélateur de l'état d'esprit régnant dans certaines chapelles culturelles. Pour finir, mon redoutable interlocuteur me prescrivit — en guise de guérison de mes « errances stylistiques » — de lire et de relire le sacro-saint Rimbaud ! Car, non seulement je n'étais pas dans la norme poétique mais en outre je refusais de placer Rimbaud au cœur de mon pan-

théon. Pour lui c'était un crime et il en était abasourdi! A noter en passant que notre roi Arthur, ancien poète maudit, s'est bien rattrapé et que la postérité l'a mis au rang des dieux. La poésie contemporaine serait une religion et son prophète en serait Rimbaud!

Mais, trêve de plaisanterie, convenons que pour quelques malheureuses lignes surtout venant d'un auteur sans influence comme je le suis, les propos tenus étaient pour le moins disproportionnés mais, je le répète, révélateurs de ces « nouveaux riches » de la culture encore mal assurés dans leurs nouvelles fonctions académiques.

En dernier lieu, essayons de rapprocher l'état de la poésie de celle de la musique contemporaine dont les tendances (les dérapages?) sont à peu près semblables. Un nom nous vient irrésistiblement à l'esprit et c'est celui de Pierre Boulez dont la pesante influence paralyse en partie la vie musicale française et même internationale depuis quarante ans. Profondément stalinien (dans la pratique de son art), ce dernier, malgré tant d'erreurs, une fermeture d'esprit sidérante, poursuit allègrement son rôle de régisseur de la musique, tel un Lully pontifiant (mais sans le génie) et personne n'y trouve étrangement rien à redire ce qui est stupéfiant dans un pays où l'on se plaisait jadis à critiquer acerbement, voire cruellement (parfois injustement) les nouveautés sous toutes leurs formes.

Il est vrai qu'au nom de la modernité culturelle érigée en système et dont les grands maîtres sont en poésie, redisons-le, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé et en musique l'École de Vienne (tous soit dit en passant, commencent à sentir leur âge), le Dogme s'est installé dans toutes les consciences : déroger à cette modernité instituée c'est passer finalement pour ringard et réactionnaire, suprême insulte. L'argument est certes de poids et étale bruyamment sa légitimité, désarçonnant de ce fait toutes les critiques. De plus, il est toujours risqué, nous l'avons dit, de se démarquer des idées dominantes : simple instinct grégaire? En fait, l'emprise des modes est beaucoup plus marquée qu'autrefois et l'efficacité des modèles dominants s'impose

*DESCENTE AUX ENFERS POUR LA POÉSIE CONTEMPORAINE*

plus énergiquement que par le passé grâce aux médias dont les discours et les prises de position sont presque tous standardisés. En poésie comme en musique, une seule tendance est de règle malgré les soi-disant multiples pistes que les pseudo-poètes prétendent aujourd'hui explorer en profondeur au sein de leurs «groupes de recherches».

Ainsi, la fumisterie littéraire (et musicale) a encore de beaux jours devant elle, même si quelques vilains petits canards viennent quelquefois contredire — sous une avalanche d'absurdes critiques — la pensée culturelle établie. Que l'on pense au trop rare mais très sérieux Benoît Duteurtre qui ne s'est fait rien moins que taxer de «révisionniste» parce qu'il osait pour une fois de manière nuancée et calme émettre des réserves sur la musique contemporaine. Ces propos dignes de ceux employés au début du siècle contre les artistes maudits ont au moins le mérite de montrer de quel côté désormais se situe l'académisme artistique.

BALLADES

TABLE DES MATIÈRES

|  |    |
|--|----|
| La Lorelei.....  | 3  |
| Gothic .....   | 5  |
| Ballade de L'Epicurien .....                             | 8  |
| Au coin du feu.....                                      | 11 |
| Le Veau d'Or.....  | 13 |
| C'est bien peu. . .                                      | 15 |
| L'apprenti sorcier .....                                 | 18 |
| Prométhée .....  | 21 |
| Assurbanipal.....  | 23 |
| Au chevet de Ptolemée.....                               | 25 |
| Marche funèbre – Après la mort d'un preux chevalier..... | 27 |
| Olympie .....  | 32 |
| Le jeune homme et la mort .....                          | 34 |
| La vieille femme et la mort.....                         | 35 |
| L'érudit.....  | 38 |
| Le chasseur maudit .....                                 | 40 |
| La volonté de Khéops .....                               | 42 |
| La mort de Schiller.....                                 | 44 |
| Schumann, 1853 .....                                     | 46 |
| Mephisto-Walz.....                                       | 49 |
| Vampyr-Walz.....   | 56 |
| Les conseils de Pindare .....                            | 63 |
| Athanael au paradis.....                                 | 65 |
| Perceval.....  | 69 |
| Yseult ou la nuit idéale .....                           | 71 |
| Michel-Ange à son labeur .....                           | 73 |
| Ballade du beau damoiseau.....                           | 75 |
| Le roi des rois .....                                    | 77 |
| Ballade d'hiver .....                                    | 78 |
| Ballade de printemps .....                               | 80 |
| La folie Caligula.....                                   | 82 |
| La bête immonde .....                                    | 86 |

## BALLADES

|                                    |     |
|------------------------------------|-----|
| Le poète et le mendiant.....       | 88  |
| Le roi des Aulnes.....             | 90  |
| Encore Mephisto.....               | 93  |
| Le rêve de la fleur bleue .....    | 96  |
| Hoffmann rêve .....                | 98  |
| Ma chevelure est folle... ..       | 100 |
| La boîte a musique .....           | 101 |
| La valse .....                     | 103 |
| Nuit folle sur le mont fauve ..... | 105 |
| Entrée dans babylone .....         | 107 |
| La mort d'Antinous .....           | 108 |
| La crosse et la lyre .....         | 116 |
| Lohengrin.....                     | 119 |
| Capriccio.....                     | 121 |
| Le carnaval des trépassés          |     |
| I.....                             | 122 |
| II .....                           | 124 |
| Troubadour                         |     |
| I.....                             | 127 |
| II .....                           | 127 |
| Débauche?.....                     | 128 |
| La fin du château noir.....        | 132 |
| DESCENTE AUX ENFERS                |     |
| POUR LA POÉSIE CONTEMPORAINE ..... | 133 |



© Arbre d'Or, Genève, avril 2004

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Allégorie de la musique profane*, C.-D. Friedrich.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA) et sa diffusion est interdite.